

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTREAL.

PARAISANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Volume I.

Montreal, (Bas-Canada.) 15 Octobre 1859.

No. 20.

SOMMAIRE : — Chronique de la Quinzaine. — Discours du Rév. Messire Laroque sur la St. J.-Bap. (Suite.) — Présence du Prêtre dans un Cabinet de Lecture par le R. P. Vignon S.J. — Une cinquantième année. — La prière sous un chêne, (Suite et fin.) — David Téniers, (Suite.) — Le langage des fleurs. — L'homme Machine. — Comment il faut aimer Dieu, (Poésie.)

CHRONIQUE DE LA QUINZAINÉ.

Nous ayons annoncé avec douleur les craintes que faisait concevoir à tous les cœurs catholiques l'état de la santé du Saint-Père ; nous sommes heureux de pouvoir dire aujourd'hui, que d'après les plus récentes nouvelles, cette santé précieuse est en voie de rétablissement ; et que S. S. a pu venir elle-même, le 23 Septembre, au consistoire dans lequel l'un des plus illustres prélats de France, Mgr. Mazenod, évêque de Marseille a dû être élevé à la dignité de Cardinal.

Après ces quelques lignes qui ouvrent naturellement cette *Chronique*, nous demandons à nos lecteurs la permission de reporter, pour un instant, les yeux sur notre pays, afin d'enregistrer les faits les plus importants qui se sont passés pendant la dernière quinzaine.

Nous ne consacrons ici que quelques lignes à la touchante cérémonie dans laquelle la Supérieure de la Congrégation, sœur Ste. Magdeleine, a renouvelé ses vœux, le 28 septembre dernier. Ce n'est pas à nous de redire les vertus qui ont fait de cette vénérable Religieuse, l'ornement de sa communauté, depuis le 28 septembre 1809, où elle s'est consacrée au service de Dieu. Les Elèves des pensionnats de la Congrégation et de Villa-Maria les ont racontées dans de charmants dialogues qui ont ému tous les cœurs. Nos lecteurs trouveront dans une autre colonne de notre revue, un récit de cette cérémonie à laquelle avait bien voulu présider S. G. Mgr. de Cydonia, et à laquelle assistaient MM. les curés de Notre-Dame et de St. Roch de Québec, ainsi que plusieurs prêtres des diocèses des Trois-Rivières, de St. Hyacinthe et de Montréal. Ainsi que Pa dit éloquemment Mgr., le monde a des charmes qui pèsent lourdement, tandis que les liens religieux ne sont qu'une force et un secours, avidement recherchés par ceux qui en connaissent le charme et la douceur.

Quatre jours après, le dimanche 2 Octobre, une autre cérémonie également touchante réunissait une foule nombreuse et recueillie dans la belle église de la paroisse de Varennes. Mgr. de Montréal entouré de son clergé, officiait pontificalement. Toute la paroisse était là, et un grand nombre d'habitants des environs avaient voulu s'associer à la fête qui se célébrait en ce moment. Quel était donc le but de ce

concours, la raison de cette joie sans mélange, le pieux motif de cette solennité ?

Varennes était en fête pour recevoir les hôtes bénis que lui envoyaient les sœurs de charité de Montréal ; elle célébrait, dans la personne de ses filles, le retour de la sainte femme née dans cette paroisse, il y a 158 ans, et dont l'esprit de piété, de charité, d'abnégation sera, désormais, toujours présent et vivant au milieu des habitants.

Pour dire à nos lecteurs comment s'est accomplie cette œuvre, il est nécessaire que nous rappelions quelques faits, qui sont encore, d'ailleurs, dans la mémoire de tous.

Près du village de Varennes, à l'endroit même où se trouvent les sources qui portent le même nom, s'élève un vaste édifice qui a été pendant plusieurs années, un rendez-vous de plaisir, et que la mode a déserté depuis 3 ou 4 ans, après un engouement passager. Depuis lors, la maison solitaire attendait de nouveaux hôtes ; les eaux n'étaient plus visitées, il appartenait à la charité seule de venir habiter des lieux que le plaisir avait abandonnés.

Le digne curé de Varennes, M. Desautels, songea donc à convertir en hospice l'ancien hôtel, à recevoir là les pauvres, les infirmes, les orphelins et tous les délaissés, qui forment la famille adoptive de la Charité Catholique. Il s'adressa à la famille Brodeur, qui était propriétaire de l'hôtel, et dont le désintéressement et la générosité rendirent toutes les transactions faciles. Il ne lui restait plus qu'à faire agréer la direction du nouvel hospice par les sœurs de Charité ; or, tout le monde sait avec quel empressement ces bonnes sœurs vont au-devant des tâches nouvelles qu'il plaît à Dieu de confier à leur zèle ; et dans cette occasion, il leur parut qu'elles ne pourraient rendre à leur sainte fondatrice un hommage qui fût plus agréable à sa mémoire.

Elles accouraient donc ; et c'était pour bénir leur pieuse entreprise que Mgr de Montréal s'était rendu à Varennes ce jour-là.

Nous ne décrivons ni la bénédiction de la cloche, ni celle du lieu, de l'hospice et de la nouvelle chapelle ; nous ne redisons pas l'admirable allocution que Mgr de Montréal adressa à l'assistance attentive et recueillie. La grandeur des cérémonies catholiques est plus facile à sentir qu'à décrire ; et nous craindrions qu'une froide analyse restât trop au-dessous de ces paroles pleines de la sainte ardeur de la foi. Nous croyons cependant, devoir reproduire l'adresse suivante remise à S. G. par M. Girard, parce qu'elle est un témoignage des sentiments qui animaient en ce moment toute la paroisse de Varennes, et qu'elle marque bien l'émotion religieuse qui a su faire accepter, par tous les paroissiens, les sacrifices nécessaires à l'établissement du nouvel hôpital.

Après quelques paroles bien senties, Mr. Girard a donné lecture, en son nom et au nom de ses paroissiens du document suivant :

A Sa Grandeur Monseigneur Ignace Bourgel, Evêque de Montréal,

MONSEIGNEUR,

Permettez-moi d'exprimer humblement à Votre Grandeur, l'hommage et le respect que nous vous portons, et la reconnaissance que nous vous devons, pour avoir bien voulu venir au milieu de nous, prendre part à cette fête et assurer par votre présence le succès de l'Hospice qui est inauguré en ce jour.

« L'établissement de cette maison, au milieu de nous, sous les soins des dignes filles de Madame d'Youville, doit nécessairement réveiller bien des souvenirs, car nous n'avons pas oublié que c'est dans cette paroisse que cette femme, célèbre par ses œuvres, est née et a grandi : qu'elles soient les bienvenues, elles seront nos sœurs comme leur illustre fondatrice a été notre sœur.

Cette maison sera un monument élevé à la mémoire de cette illustre fille de Varennes ; elle dort maintenant du sommeil du juste ; mais son esprit veille sur ses œuvres, et il devra, de temps à autre, s'arrêter avec complaisance sur celles de sa patrie.

Animé de ce motif, notre vénérable curé n'a pas hésité à s'imposer des sacrifices immenses afin de doter sa paroisse de ce nouveau gage de son esprit public et de sa charité ; veuille Dieu lui tenir compte de ses sacrifices ; bientôt les pauvres et les nécessiteux, qui lui devront un abri, le remercieront ; en attendant, permettez-moi de lui exprimer toute ma gratitude de ce qu'il a bien voulu faire pour nous.

Et qu'il plaise à Votre Grandeur qu'à ces sentiments, j'ajoute les remerciements, bien mérités, à bon nombre de Dames de cette paroisse, qui ont puissamment contribué au succès de l'œuvre.

Elle existe maintenant cette œuvre ; qu'elle progresse ! Elle progressera, Monseigneur, votre présence en cette circonstance est une garantie de son succès, et vous l'avez bénie à son début, comme œuvre de Dieu.

M. A. GIRARD ET AUTRES.

Ste. Anne de Varennes, 2 Octobre.

Le soir, un dîner de plus de 100 couverts, donné aux frais et par les soins des dames de charité du village, vint terminer cette belle journée, dont tous les témoins garderont un long souvenir. Parmi les convives, et à côté des sœurs, on remarquait une pauvre vieille femme et deux petites orphelines, premiers hôtes de cette maison, qui grandira certainement sous la protection divine.

Les habitants de Varennes n'ont fait, du reste, en cette circonstance, que rester fidèles aux sentiments catholiques qui animaient nos pères, qui les ont conduit à l'établissement de cette colonie, et dont on retrouve une trace plus marquée dans quelques personnages illustres, depuis les premiers compagnons de J. Cartier, jusqu'au héros qui tomba sur le dernier des champs de bataille. Plusieurs journaux ont déjà reproduit deux admirables lettres adressées par Montcalm à des religieuses, auxquelles il demandait le secours de leurs prières et de celles de leur communauté. Il était de ces hommes vaillants, qui ne se confient pas seulement dans la force de leur épée, mais qui savent que le sort des empires et le destin des armes, dépendent d'une volonté toute puissante qui fléchit surtout devant les larmes des humbles et des pauvres.

Au moment où le Canada Catholique célébrait le

centième anniversaire de la mort de Montcalm, rien ne pouvait mieux honorer la mémoire du héros que la publication des deux lettres suivantes, que nous empruntons au *Courrier du Canada* :

PREMIÈRE LETTRE (1).

A Montréal, ce 26 Juin 1756.

Rien n'est au-dessus, Madame, de vos soins et de votre charité. Ma reconnaissance est infinie des soins que vous avez bien voulu prendre pour mon domestique ; je vous fais tous mes remerciements, et à vos Dames. Je serai toujours à vos ordres quand vous voudrez que j'écrive (2). Le crédit du Maréchal de Richelieu doit augmenter par la conquête du Port Mahon (3). Je pars demain avec le chevalier de Lévis pour le camp de Carillon (4). Je me recommande de vos prières et à celles de votre Illustre Communauté. Elle ne peut les accorder à personne qui leur soit plus dévoué. Je joins à ces sentiments ceux du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

MONTCALM.

SECONDE LETTRE.

Adressée à la Mère Saint Claude, Supérieure de l'Hôtel-Dieu de Québec.

A Montréal, le 27 août 1756.

Madame,

Continuez, à m'accorder vos prières et celles de votre sainte Communauté. Ce n'est pas le tout que d'avoir pris Choueguan (5), il faut aller à Carillon. J'arrivai hier et je repars dans trois ou quatre jours. Je me flatte que celui qui a pris Choueguan, saura repousser à Carillon les ennemis de sa religion. C'est Dieu (6) qui a fait un vrai prodige dans cette occasion. Il a voulu se servir de mes faibles mains ; aussi je lui reporte tout. Et je reçois avec reconnaissance votre compliment et celui de votre Illustre Communauté. Jay l'honneur d'être avec respect :

Madame

Votre très humble

et très obéissant serviteur,

MONTCALM.

(1) L'original de cette lettre ne porte plus d'adresse. Elle a dû être adressée à la Mère Supérieure, qui était alors la Mère de St. Claude.

(2) Nous voyons, par des lettres subséquentes, que les Dames de l'Hôtel-Dieu avaient demandé au Marquis de Montcalm qu'il écrivît et à M. le Maréchal de Richelieu et à Madame la Duchesse d'Aiguillon pour leur « recommander les intérêts d'une maison fondée par leur aïeule. »

(3) Le Port-Mahon, capitale de l'île de Minorque fondée par le général Mahon, avait été pris par les Anglais en 1708. Au moment où le Marquis de Montcalm écrivait ces mots, le Maréchal Richelieu achevait le siège de cette place, qui passa ainsi à la France le 28 juin 1756. Port-Mahon fut rendu à l'Angleterre par le traité de 1763, et repris en 1782 par l'armée franco-espagnole.

(4) Carillon était situé dans l'angle formé par la décharge du lac St. Sacrement, (aujourd'hui *Lac George*) nommée *Rivière à la Chute*, et le lac Champlain.

(5) Choueguan, ou *Oswego*, était situé à la droite de l'embouchure de la rivière du même nom, qui se jette dans le lac Ontario, sur une petite éminence dominée elle-même de plusieurs côtés. Le fort se composait d'une grande maison de pierre entourée, à peu de distance, d'une muraille flanquée de quatre petits bastions carrés, dans lesquels il y avait du canon. Après avoir délogé les Anglais du fort Ontario, qui était sur le bord opposé de la rivière, les troupes françaises se replièrent sur Choueguan, dont la garnison capitula le 14 août, sur le midi. Les quatorze ou quinze cents hommes qui défendaient le fort, posèrent les armes. On y prit cinq drapeaux, cent vingt-trois bouches à feu, six barques armées de canons, trois cent bateaux et beaucoup de munitions de toute sorte.

(6) Ces deux mots sont soulignés dans l'original.

Après ces souvenirs, après ces récits de cérémonies religieuses, nous ne terminerons pas cette chronique sans dire quelque mot d'une solennité tout-à-fait différente, mais qui est digne, à un autre titre, de toute l'attention de nos lecteurs.

Pendant les quatre derniers jours du mois dernier, les 27, 28, 29 et 30 septembre, la ville de Kingston a réuni, dans son enceinte, un grand nombre d'habitants du Haut-Canada ou de cette partie de notre province qui est située entre Montréal et Kingston. Il s'agissait d'une exposition d'animaux, d'instruments aratoires et de produits de nos établissements provinciaux. Le concours, quoique ouvert à tous, n'en a pas moins été, en réalité, presque exclusivement haut-canadien : Les noms Franco-Canadiens n'étaient qu'une exception : et cependant, une visite sur les lieux présentait un intérêt général.

L'étendue de cette *Chronique* nous permet à peine les détails ; nous ne mentionnerons donc qu'en passant les magnifiques animaux des races bovine, ou ovine, qui faisaient l'admiration des visiteurs ; près de là étaient rangés les instruments d'agriculture, curieusement examinés, et dont la discussion ne doit pas être sans profit pour ceux qui y ont pris part.

Dans l'intérieur du bâtiment, sorte de palais de cristal, construit en croix grecque, étaient étalés les ouvrages de femmes, et les produits de l'industrie ; les métiers à coudre étaient à côté des pianos ; et les tableaux, originaux, ou copiés d'œuvres de maîtres, avaient leur place près des ouvrages de menuiserie : on remarquait dans une partie de la salle, les instruments scientifiques construits par les soins du Bureau d'Éducation pour le Haut-Canada ; tandis que, près de là, brillaient dans l'infinie variété de leurs couleurs des fleurs et des fruits splendides.

Ces concours sont excellents dans leur ensemble ; quels que puissent être les résultats de chacun d'eux, ils font naître, dans la population, l'émulation la plus utile ; ils propagent les inventions nouvelles ; ils associent le public lui-même aux progrès accomplis par la science ou par l'art ; et servent de mesure aux efforts tentés, dans la voie des améliorations industrielles, par une ambition généreuse.

Discours prononcé par le Rev. Messire Laroque, Curé de St. Jean Dorchester, dans l'Église Paroissiale de Montréal, le 24 Juin 1851, jour de la St. Jean Baptiste.

(Suite.)

Et ainsi pense, raisonne et agit un vrai Jean-Baptiste. Mais en même temps, il sait qu'il n'est nullement défendu, qu'il est louable même de chercher à exceller en métiers, en industrie, en commerce, en science et en arts. Il sait que le travail du chrétien n'est pas nécessairement frappé de stérilité. Il sait qu'il est bien permis d'acquiescer et de posséder des richesses, pour en jouir avec tempérance et modération. Et c'est parce qu'il pense et raisonne ainsi, et qu'il sait tout cela, qu'en se formant en ASSOCIATION NATIONALE, il dit à ses frères : " Unissons-nous pour être forts, afin de conserver ce que nous possédons déjà de bonheur et de jouissances : et hâtons-nous d'adopter les divers moyens qu'offrent le travail et l'industrie, pour y ajouter encore. Mais avant tout, souvenons-nous que nous sommes Chrétiens ; et que pour l'efficacité et la prospérité de nos travaux, nous avons besoin du secours du Ciel ! Pour l'obtenir, nous

nous engagerons à honorer solennellement chaque année le grand Saint JEAN BAPTISTE, patron des Canadiens, et qui est aussi patron de notre association ! ? Heureux Canadien ! *Vrai Jean Baptiste !* qui croit fermement, selon que nous l'enseigne l'Apôtre St. Jacques, que *tout don qui a quelque excellence et quelque perfection, vient de la libéralité du Père des lumières !* Heureux Jean-Baptiste ! qui a si bien senti que sans sa religion il ne peut rien, et ne serait rien ! et qui pénétré de ce sentiment de foi, a crié à ses frères : Venez ! Réunissons-nous au pied de nos autels ! C'est le seul point de ralliement qui nous reste, si nous voulons tirer avantage de notre union, pour garder l'héritage et le nom de nos pères, et conserver un caractère distinctif, qui nous empêche de périr, en nous perdant à travers les autres nations ! C'est à dire, M. C. F., que pour demeurer Canadiens, il faut demeurer Catholiques, sincèrement attachés à notre sainte Religion, et aux devoirs qu'elle nous impose. En effet, nous ne nous appelons point Canadiens, je pourrais même dire, nous ne sommes point Canadiens, uniquement parce que nous habitons le Canada que nos pères choisirent, et qu'ils nous ont légué pour patrie. Il est bien le nôtre, à la vérité, ce pays si beau ! avec son ciel d'azur, ses rivières, ses fleuves et ses lacs magnifiques ; avec ses antiques forêts, ses verdoyantes montagnes, ses gracieuses collines, ses fertiles côtes et ses riches vallées ! Oui ! ce pays si gai que les épais frimats d'un long et rigoureux hiver ne rassissent point à assombrir, le Canada, c'est bien notre patrie !!! Et une larme bien amère et bien brûlante, est sans doute montée de votre cœur, pour aller mouiller votre paupière, lorsqu'il n'y a pas longtemps encore, une imprudente audace osait vous y traiter d'étrangers ! Nous pouvons avoir, et nous avons, de fait, des compatriotes d'une autre origine que la nôtre, venus longtemps après nous, auxquels nous aimerons toujours à entendre dire, dans un esprit de paix et de fraternité que le Canada est aussi pour eux une patrie ! Mais ils doivent s'arrêter là, pour être justes et raisonnables ! et ne pas oublier que les premières sueurs qui ont été versées sur le sol encore inculte du pays, sont tombées de fronts français ; que la première hache qui y a attaqué les forêts, et la première charrue qui y a sillonné le sein de la terre, avaient été importées de la France ; et que c'est la valeur française qui, à force d'expéditions plus que chevaleresques, a contraint le barbare et féroce indien à lui laisser la paisible possession des bords du Fleuve-Roi, et de ses beaux tributaires. Et nous sommes les descendants de ceux qui ont ainsi attaché le Canada à son état inculte et sauvage ! Le Canada est donc bien notre patrie ! Ah ! si jamais le malheur, les circonstances ou la nécessité vous transportent et vous retiennent sur la terre étrangère, c'est alors que vous sentirez votre cœur battre fortement et vivement, au souvenir du Canada, comme le cœur bat toujours au souvenir d'une patrie ! Mais encore une fois, nous ne nous appelons point, et nous ne sommes point Canadiens, uniquement parce que nous habitons le Canada, ou que nous y sommes nés. Si c'était l'unique raison qui nous fit Canadiens, il est évident que nous ne serions plus les seuls en ce pays, à qui appartiendrait ce nom, ou cette qualité, qui nous distingue encore sur ce continent de tout autre peuple, ou division de peuple. Il est quelque autre chose qui nous constitue un peuple, et nous donne un caractère qui nous distingue ; ce sont nos mœurs, nos idées, nos usages, nos traditions de famille, notre langue, notre culte religieux, et nos monuments na-

tionaux ! Et y a-t-il nation sur la terre, qui ne tienne aussi fortement qu'à l'existence même, à ce qui en fait un peuple à part et distinct ? C'est un sentiment inné au cœur de l'homme ; et les différentes tribus d'indigènes qui se partageaient autrefois les vastes forêts de l'Amérique, nourrissaient et chérissaient ce sentiment, autant que les peuples du monde les plus civilisés. Et de nos jours encore, l'Algonquin du lac des Deux-Montagnes peut rester, et reste en effet distingué de l'Iroquois son voisin, quoique tous deux habitent le même village, pratiquent la même religion, et obéissent aux mêmes lois. Lors donc que nous, Canadiens, nous nous laissons dominer et entraîner par ce même sentiment, nous ne faisons que subir l'influence de ce que l'on peut regarder comme une loi de nature. Mais ici je fais appel à votre bonne foi et à votre conscience ; et je vous demande à qui, ou à quoi nous devons d'avoir jusqu'ici conservé ce qui nous donne notre type, ou notre caractère particulier de Canadien ? Le lieu où je vous interroge en ce moment, force vos bouches au silence ! Car, autrement, je suis sûr que déjà l'écho des voûtes de ce temple aurait répété ce cri parti de votre cœur : Notre religion !! Notre religion !!

En effet, chers compatriotes ! Vous le savez ! Que resterait-il de ce que nous aimons encore tant à chérir comme notre humble nationalité ! si l'on en faisait tout-à-coup disparaître l'élément religieux-catholique, qui parmi nous imprime à l'individu comme à la famille un cachet de spécialité, que rien ne saurait remplacer : qui se retrouve avec une égale abondance, dans les mœurs publiques comme dans les mœurs privées ; qui seul a élevé des monuments qui soient pour nous véritablement nationaux : qui seul nous a conservé les ressources et les moyens nécessaires pour arriver à une éducation assez solide et élevée, pour que nous n'ayons pas à rougir, lorsque nous nous trouvons en regard avec les étrangers ; et si bien soignée, que le voyageur français s'étonne de retrouver encore sur les bords du St. Laurent, dans toute leur pureté native, la langue et la littérature de sa patrie. Cet élément religieux s'est en quelque sorte incorporé à notre race, depuis le jour où les premiers colons arrivés en ce pays, s'y fixèrent sous la bannière de la foi et de l'espérance, souvent portée devant eux par le Prêtre-Missionnaire, qui les accompagnait jusque dans l'exploration de la forêt qu'ils allaient abattre, pour asseoir leurs demeures. Oui, depuis ce jour ! la religion s'est identifiée avec le Canadien et ses intérêts ; et l'histoire impartiale du pays est là, pour témoigner qu'elle n'avait pas juré à son protégé un vain dévouement ; et que toujours elle a été fidèle à sa promesse et à ses engagements.

Il n'y avait pas longtemps qu'elle les avait pris, ces engagements, lorsque des actes d'une autorité trop arbitraire et assez peu morale, commençant à trop peser sur le pauvre colon, il allait perdre courage, et peut-être se dégoûter pour toujours de sa nouvelle patrie, s'il n'avait rencontré le secours dont il avait besoin, dans son digne évêque, qui s'empressa d'aller faire entendre la plainte de la Nouvelle-France, au roi qui régnait alors glorieusement sur l'Ancienne ; et qui ne se donna point de repos, qu'il n'eût obtenu toutes les faveurs qu'il avait sollicitées pour les enfants de sa protection. Et la conduite généreuse de l'évêque de Québec, en cette circonstance, a été le modèle qu'ont suivi ses successeurs et le clergé du pays en général, chaque fois que le peuple affligé, ou opprimé et traité injustement, a cherché consolation, ou réclamé justice, sans s'écarter de la voie du de-

voir. Et tout prêtre que je suis, on me pardonnera de le dire ici, parce que c'est une vérité trop évidente pour que personne puisse s'en offenser : c'est que la classe des citoyens du pays qui s'est le plus volontiers, et le plus généralement dévouée à l'intérêt public, est sans contredit celle à laquelle je suis d'autant plus heureux d'appartenir, qu'aujourd'hui comme toujours, le prêtre Canadien sait encore se sacrifier à l'avantage de ses concitoyens ; et que le prêtre étranger qui vient s'associer à ses travaux, s'associe en même temps à son dévouement. Ce que j'en dis en ce moment, n'est pas avec l'intention d'en faire ni à moi ni aux autres un mérite particulier ou personnel. Non ! Non !! M. C. F ! *Soli Deo honor et gloria !* A Dieu seul en soit l'honneur et la gloire ! Car le clergé de tous les temps du pays n'a fait en cela que remplir un devoir que lui dictait l'esprit du sacerdoce catholique ! Et pour les œuvres publiques d'utilité ou de dévouement qu'il a faites au milieu de vous, il veut que vous vous en reconnaissiez redevables, et que vous en témoigniez votre reconnaissance à la religion, qui seule les lui a inspirés en votre faveur.

La surface du Canada, en proportion de sa population, porte plus de grands établissements d'éducation qu'aucun autre pays du monde. L'on y aperçoit de proche en proche de beaux collèges, où l'on garde et où l'on protège, comme le Palladium de la patrie, la langue de nos ancêtres ; et où vos fils peuvent puiser une éducation pareille à celle qui vous distingue dans le monde, et que vous y avez puisée vous-même : ces collèges, est-ce l'État qui les a fondés et maintenus ? Ah ! si vous n'aviez point eu d'autres ressources pour vous instruire, que celles établies et mises à votre portée par la prévoyance et la libéralité du gouvernement, le reproche d'ignorance si souvent adressé à notre race, par les enfants trop longtemps gâtés du pouvoir, ne serait malheureusement que trop fondé. Mais, il est injuste et sans fondement ! Et grâce à qui, M. C. F., si ce n'est à la religion, et à la religion toute seule, qui sous ce rapport comme sous tant d'autres, a seule songé à nous, puisque les établissements que nous possédons dans nos villes et dans nos campagnes, tous sans exception, ont été son œuvre dans un temps ou dans l'autre !! Et puis, ces autres établissements, encore plus multipliés que ceux dont je viens de parler, où vos filles vont se former comme leurs mères y ont été formées, à la pratique de tous les devoirs de la vie privée et sociale, pour venir ensuite dans le monde, donner à l'époux de leur choix, un cœur plein d'affections pures et chastes, un cœur parfumé de l'odeur suave des vertus chrétiennes, sur lequel *Jean-Baptiste* peut toujours se reposer avec confiance, sans craindre la froide indifférence ni l'outrageante infidélité ; ces précieux établissements, où la femme canadienne va se mouler, dans le silence et la modestie, sur le type de la femme forte, peinte au livre de la sagesse, et que la bonté de Dieu donne à l'homme qu'il veut rendre heureux ! qui, chers compatriotes, qui en a doté le pays ? et qui veille à les conserver, pour votre bonheur et celui de vos enfants ? si ce n'est la religion, et la religion toute seule.

Nous possédons des hospices devant lesquels l'habitude de les voir nous fait si souvent passer, en ne leur accordant qu'un regard d'indifférence, quoique nous en connaissions bien tout le mérite et tout le valeur ; et qui font cependant l'étonnement et l'admiration des étrangers qui nous visitent : ces pieux et charitables asiles, où toutes les misères humaine trouvent un secours, un remède et une consolation : qui nous les a donnés ? si ce n'est la religion, et la

religion toute seule. Et ces anges terrestres, suscités pour veiller autour du lit du malade et prier au chevet du mourant ; pour nourrir et vêtir l'orphelin, ou l'enfant abandonné, et visiter la chaumière, où une douleur est étendue sur un grabat : pour ramasser le vieillard et l'infirme ; pour recueillir et purifier les restes d'un vice humiliant, qu'un sale et bas égoïsme abandonne au mépris et au dédain public : pour préparer un asile à une faiblesse d'un moment, ou à un honneur outragé ; et quelquefois sauver la vie de l'âme et du corps à de pauvres petites créatures, fruits innocents d'un crime, dévouées à la mort dès le premier instant de leur naissance, et dont le sort pitoyable ému jadis le cœur d'un Vincent de Paul : ces anges de la terre, qui pratiquent au milieu de nous tant de vertus héroïques ; qui meurent quelquefois pour avoir respiré le souffle empoisonné d'un pauvre malade qui arrivait sur nos bords, atteint d'un germe pestilentiel : qui les a formés à une si parfaite abnégation et à un dévouement si sublime ? si ce n'est la religion et la religion toute seule ! Qui a donné au respectable habitant de nos campagnes ces mœurs douces, ces manières aisées, cette figure épanouie, ce gracieux sourire, cette expression de calme et de paix, qui frappent l'étranger qui l'observe avec attention et sans préjugé ? si ce n'est la religion et la religion seule ; puisque, comme on l'a si souvent remarqué, s'il a le malheur d'abandonner sa foi, pour embrasser l'erreur, il perd tous ces traits riants et revêt une si sombre physionomie, que vous ne le reconnaissez plus pour votre frère d'origine : témoin le pauvre Canadien apostat, qui s'est fait sectaire en ce pays, ou qui nous arrive de temps à autre des Etats voisins, avec ses mouvements si grossiers, son air si étrange et si dur qu'il fait fuir loin de lui tous ses amis d'autrefois. D'où nous est venue cette probité qui a si éminemment distingué nos vertueux pères, et ce fond d'honnêteté si grande, que rien ne nous blesse autant, que d'être réputé homme *sans parole* ? si ce n'est de la religion et de la religion toute seule, puisque ces belles vertus nous échappent, à proportion que nous négligeons nos devoirs religieux. Et cette urbanité, cette grâce pleine d'aménité et de douceur, qui caractérisent à la ville et au village, le Canadien de la bonne société comme de la bonne éducation ; à qui les devons-nous ? si ce n'est à la religion. Qu'est-ce qui nous les conserve, gentils-hommes de notre petite société, ces gracieux dehors ? si ce n'est la religion, et la religion toute seule, parce qu'elle seule sait donner le principe de la vraie politesse en l'appuyant sur le sentiment de la charité chrétienne, qui enseigne à tous les hommes à se traiter et à s'aimer comme des frères.

Et enfin pour me prescrire des bornes, et ne point abuser plus longtemps de votre attention, je demande si sans la religion, nous aurions quelques monuments que nous pussions regarder comme à nous en particuliers, et appeler nationaux ? J'ai beau promener sur toute l'étendue du pays les regards de mon imagination, je ne vois rien, hors les édifices élevés pour des causes ou des fins religieuses, qui puisse être considéré comme monumental ; mais partout j'aperçois l'œuvre de la main bienfaisante de notre sainte religion, qui nous a aidé à laisser derrière nous, des souvenirs que le temps ne saurait effacer. Les races du moyen-âge qui dorment depuis si longtemps dans la poussière des tombeaux, et dont les descendants forment aujourd'hui les peuples divers qui habitent les différentes contrées de l'Europe, vivent cependant encore, avec toute leur variété de caractère, de

mœurs et de génie, dans leurs impérissables constructions de tout genre. Un peuple quelconque pourrait ainsi se survivre à lui-même !! Et sans avoir la prétention de nous mettre sur une même ligne, avec les hommes aux allures gigantesques, que je rappelle en ce moment, je dis pourtant, mes chers frères, que s'il était écrit dans les décrets de la Providence que, tôt ou tard, le nom du petit peuple canadien doit être rayé de la liste des peuples ; nous pourrions cependant espérer survivre à cette espèce d'extinction, dans les monuments durables, que de toute part on découvre sur le sol canadien, qu'embellissent les élégantes et solides églises des paroisses de la campagne ; les grands et splendides sanctuaires de nos villes, celui surtout sous les voûtes duquel nous sommes en ce moment réunis, l'édifice par excellence de l'Amérique du Nord, dont les fortes, grandes et nobles proportions semblent défier les âges, en s'étalant pour faire l'admiration de l'étranger qui nous visite ; ces superbes séminaires et collèges ; ces grands laboratoires de la charité catholique, qui s'appellent Hôpitaux, Hôtels-Dieu, Bon-Pasteur, Providence et d'autres encore, et qui en ornant nos cités et nos campagnes, semblent faits tout exprès pour proclamer toujours le nom du peuple auquel ils appartiennent : ces monuments, si chers à tant de titres, à tout ce qui porte un cœur canadien, qui donc les a élevés ? si ce n'est la religion et la religion toute seule !!! Assez, assez, sans doute, mes chers frères, pour démontrer ce que le peuple canadien doit à sa religion et ce qu'il serait sans sa religion !! Et Dieu en soit loué ! jusqu'ici il a su reconnaître ses services et ses bienfaits et lui en témoigner sa reconnaissance ! Non ! non !! Jean-Baptiste n'est point un ingrat ! Il aime et bénit sa religion !...

(A continuer.)

La Présence du Prêtre dans un Cabinet de Lecture
PAR LE RÉV. P. VIGNON, S. J., SUPÉRIEUR DU COLLÈGE
STE. MARIE, LE 17 MARS 1857.

La présence du prêtre dans un Cabinet de Lecture est-elle utile ? Pour résoudre cette question le R. P. Vignon a successivement étudié et le but qu'on se propose dans un Cabinet de Lecture, et les moyens dont on s'y sert pour l'atteindre. Laissons-le développer sa pensée.

Quel est donc le but du Cabinet de Lecture ? il me paraît, Messieurs, un des plus sublimes qu'il soit donné aux efforts de l'homme de pouvoir atteindre ; le but, c'est de développer dans l'âme du jeune homme ces germes précieux que la Providence y a placés pour en faire un jour un citoyen utile à la patrie, peut-être un grand homme ; le but, c'est d'initier le jeune homme à l'accomplissement des devoirs de la vie civile, non par les motifs d'un intérêt sordide ou de quelque passion mauvaise, mais par ceux de l'honneur et de la conscience, qui sont les seuls, vraiment dignes de l'homme et du chrétien ; le but, c'est de prémunir l'intelligence et le cœur contre le poison des doctrines perverses ; le but, c'est encore d'armer le jeune homme pour la défense des principes conservateurs de la patrie et de la foi ; le but enfin, c'est de faire trouver, dans cet amour de la science dont le jeune homme est dévoré, le remède aux maux qui affligent le Canada, qui remplissent de découragement l'âme des citoyens dévoués et qui sont pour le

cœur du prêtre une cause d'amertume et de cruels chagrins.

Permettez-moi, Messieurs, de rappeler à votre mémoire quelques-unes de ces plaies, et d'examiner si le cabinet de lecture ne pourraient pas vous procurer un remède. En effet, je vous le demande, pourquoi l'industrie nationale n'a-t-elle pas acquis le développement de l'industrie étrangère ? Pourquoi même l'industrie étrangère semble-t-elle anéantir l'industrie nationale ? n'est-ce pas parce que la culture des sciences et des arts n'est pas encore parvenue chez nous à cette perfection que nous admirons en Angleterre, en France et aux États-Unis ? Mais quel remède le Cabinet de Lecture peut-il offrir à cet état de langueur, à cette atonie sociale ? un remède très efficace : car le jeune homme y trouvera le livre des sciences et des beaux arts ; de plus, il entendra des enseignements qui éclaireront son esprit et exciteront sa volonté pour concevoir de grands desseins ; et lui-même enfin, après des recherches laborieuses et une constance infatigable, voudra annoncer à la patrie qu'elle est la mère d'un grand homme et que désormais elle sera mise au rang des plus grandes nations.

Pourquoi l'enfant du Canada accepte-t-il, en quelque sorte, la condition d'esclave ; pourquoi le voyons-nous abandonnant la maison paternelle, aller bien loin dans les chantiers se faire comme le bœuf de l'Angleterre, soit au milieu de la solitude des forêts, soit sur les eaux, pleines d'écueils des rivières et des fleuves, puis revenant au sein de la famille, l'épouvanter par le scandale de ses blasphèmes et de son libertinage ? C'est qu'il ne connaît point assez l'art de cultiver la terre, ni celui d'employer les moments de repos à quelqu'occupation utile ; il aime donc mieux traîner un vie oisive et fainéante, après quelques mois d'un travail mercenaire et presque toujours dangereux. Le Cabinet de lecture apprendra à ce jeune homme qu'il serait plus riche et plus vertueux, s'il s'appliquait aux travaux du cultivateur intelligent, ou de l'artisan industriel, plutôt que de courir les aventures périlleuses du voyageur bucheron et *ca-*
geur.

Pourquoi voyons nous encore l'émigration arracher du sol canadien, non pas quelques jeunes gens, mais des milliers de familles, qu'elle disperse par toute l'Amérique et qu'elle livre à toutes les humiliations et à toutes les servitudes de la pauvreté ? C'est que l'habitant des campagnes ne connaît pas la fertilité de son champ, et qu'ainsi il l'abandonne sans regret ; c'est encore parce que les éléments qui sont offerts par la nature à notre activité et à notre industrie restent inconnus ou inexploités. Le Cabinet de lecture, Messieurs, viendra au secours de la patrie, il la fera aimer en la faisant connaître, et le Canadien, n'en doutons pas, n'abandonnera plus son pays, s'il a l'espérance d'y rencontrer des biens plus nombreux et plus accessibles que tous ceux de la terre étrangère.

Pourquoi encore ces infortunés canadiens que l'on rencontre assis sur les fleuves de l'exil, et qui pleuraient d'abord au souvenir de la patrie, de ses chants sacrés, de ses cérémonies saintes, de ses temples et de ses prêtres, comme autrefois les enfants d'Israël sur les fleuves de Babylone ; pourquoi ont-ils abjuré la foi antique pour devenir des apostats ? C'est que le prêtre n'était point là pour les instruire ; c'est qu'ils ne connaissaient pas assez l'Eglise ; enfin qu'ils n'ont point eu le Cabinet de lecture, ni même un livre dont l'enseignement fut proportionné à leurs besoins ; le Cabinet de lecture est donc encore utile

pour fortifier l'âme dans la foi, l'aider à vaincre l'erreur et à faire triompher la vérité.

Pourquoi enfin, lorsque des hommes impies ou téméraires proclamèrent, au milieu même du Canada, des doctrines subversives de la Religion et des bonnes mœurs, pourquoi les hommes de courage et de foi sont-ils restés muets d'épouvante et de douleur ? pourquoi ont-ils laissé au prêtre le soin de défendre seul la vérité ? c'est qu'alors, sans doute, on ne comprenait pas assez qu'il y a un apostolat sacerdotal et un apostolat laïque ; et que si le prêtre doit défendre la vérité, tout citoyen vertueux doit la défendre aussi ; oui, messieurs, c'est un devoir, et si pour le remplir il faut le livre de la science, le Cabinet de lecture sera là pour nous l'offrir.

Tel est, Messieurs, le but du Cabinet de Lecture ; je le répète, il me paraît sublime, considéré au point de vue humain et au point de vue chrétien. Mais la présence du prêtre y est-elle vraiment utile ? Tel est le problème que je dois résoudre. La solution se présente devant moi sous deux aperçus que je vous prie de distinguer ; les voici : Y a-t-il de la part du prêtre de puissants motifs pour paraître dans le Cabinet ? N'y a-t-il pas en dehors du prêtre des circonstances qui semblent demander son éloignement ?

Je réponds d'abord, Messieurs, que de la part du prêtre tout semble réclamer sa présence. Qu'est-ce que le prêtre, en effet ? n'est-il pas l'homme choisi par la Providence pour faire du bien à ses semblables ? Ne doit-il pas employer toute sa vie à rendre les autres plus heureux en les rendant plus vertueux ? N'est-ce pas à lui, enfin, à éclairer toutes les ténèbres de l'esprit, à guérir toutes les plaies du cœur, et à trouver un remède pour tous les maux de l'humanité ? J'en conclus qu'il doit aimer le Cabinet de Lecture, car le Cabinet c'est la science, et les lèvres du prêtre sont gardiennes de la science [Malachie II. 7.] Bien plus, Messieurs, il y a entre la science et le prêtre comme une alliance indissoluble et une solidarité réciproque. Voyez comme la science grandit le prêtre, comme elle environne son front d'une auréole de gloire, et comme elle le rend vénérable aux yeux des peuples, et terrible aux ennemis de l'Eglise. La science n'est pas seulement l'ornement du prêtre, elle est sa gardienne, elle le défend contre la calomnie et elle le protège contre son propre cœur. Mais voyez ensuite combien le prêtre, à son tour, aime la science, comme il la fait briller avec éclat, comme il la rend accessible et comme il la garde contre les ténèbres de l'erreur ; en vérité, messieurs, on ne peut lire les annales de la science sans lire en même temps l'éloge du prêtre. Vous savez, par exemple, comment le déluge des peuples barbares engloutit la civilisation romaine et couvrit le monde des ténèbres de l'ignorance ? Que fit alors le prêtre pour sauver la science du naufrage et de la nuit ? il la recueillit entre ses bras, avec amour ; il la porta dans l'intérieur même du sanctuaire, il la plaça dans l'arche du salut ; puis demeura assis, près du dépôt sacré, pour en être lui-même le fidèle gardien, en attendant le réveil des peuples.

Plus tard, lorsque la jeune Europe, fatiguée du sommeil et de la nuit, leva vers l'horizon ses yeux avides de la lumière, que fit le prêtre ? a-t-il retenu la science dans la solitude des cloîtres ? Non, Messieurs, il a lui-même allumé le flambeau, il l'a montré aux regards de l'Europe, tous les peuples en ont reçu la lumière, et tous ont aussitôt senti le travail de la fécondité et du progrès ; car la science, c'est le soleil des nations.

Enfin, pourquoi toutes ces associations de prêtres qui se multiplient et se renouvellent dans la suite des âges ; d'une main, ils cultivent l'arbre de la foi, mais de l'autre, ils cultivent celui de la science et en distribuent les fruits aux hommes, comme une nourriture de vie. N'est-ce pas le prêtre qui a fondé les Universités les plus savantes du monde, en Italie, en Espagne, en France, en Allemagne, en Angleterre, et maintenant au Canada ? N'est-ce pas le prêtre qui a élevé de toutes parts des tribunes à la science ? N'est-ce pas le prêtre qui a fourni à la science, ces hommes d'un génie si extraordinaire, qu'après avoir éclairé le monde pendant leur vie, il sont devenus après leur mort comme les anges de l'École, c'est-à-dire, les maîtres de la science enseignée à l'humanité.

(A Continuer.)

A MM. les Editeurs de l'Echo.

MESSIEURS,

J'ignore si ces quelques lignes que vous adresse un voyageur inconnu, méritent votre attention ; c'est une page déchirée de mes notes de voyage que j'ai la prétention de croire utile à la gloire de votre beau pays, et que j'ose vous offrir avec la chance possible d'intéresser un peu vos lecteurs.

L. G.

Montréal, 28 Septembre 1859.

Hier, je descendais harrassé d'un voyage dans les Etats-Unis, chez un de mes amis de Montréal. "Vous arrivez fort à propos, me dit-il, après la poignée de main et les premiers compliments d'usage. Je suis invité pour demain à une *cinquantième*, et vous serez de la partie. J'accepte avec plaisir, lui répondis-je ; je pris le thé et je gagnais mon lit. Ce matin, j'étais sur pied de bonne heure ; je descendis au salon où mon ami m'attendait : nous voilà partis. Quelques instants après, nous sonnions à la porte du Couvent de la Congrégation de Notre-Dame. Je ne fus pas peu surpris ; je pensais aller à la noce et j'allais à la Messe. Mon ami riait de ma surprise ; il me donna le mot de l'énigme, en m'apprenant que, ce jour-là, la Révérende Mère Supérieure de l'établissement célébrait la *cinquantième année de sa profession religieuse*. L'aventure me parut piquante, mais je fis bonne contenance, devant les joyeuses saillies de mon introducteur. J'avais vu d'heureux époux, fêter la cinquantième année de leur union, entourés de leurs amis, de leurs parents, de leurs enfants, de leurs petits enfants, et même des pauvres auxquels ils avaient voulu procurer un jour de bonheur. Je savais que la Religion, amie des saintes joies qui épure et sanctifie tout, permet à ses ministres de renouveler solennellement leurs promesses cléricales, après un demi-siècle de sacerdoce ; mais j'ignorais que les religieuses célébrent aussi leur cinquantième année de profession. J'étais curieux d'être le témoin d'une pareille fête, et quoique un peu déconcerté dans mes plans d'amusement je suivis mon ami à la chapelle sans trop de mauvaise humeur.

Le temple avait revêtu un appareil de fête ; l'autel étincelait de mille feux. Au milieu de la grande allée, la Révérende Mère, agenouillée sur un prie-Dieu, était en oraison. Le cierge du jour de la vêtue, entourée de sa couronne de rose, brillait près d'elle d'un vif éclat ; à ses côtés, deux Assistantes priaient aussi ;

plus de deux cents Sœurs accourues de toutes les missions occupaient la chapelle. Les amies de la maison et les invités y occupaient une place d'honneur. Le chœur du noviciat était à l'orgue ; les élèves des deux pensionnats de la ville et de Villa-Maria se penchaient aux galeries, comme une guirlande de fleurs suspendues en festons.

Bientôt après, Sa Grandeur Monseigneur de Cydonia entra au Sanctuaire, entouré d'un nombreux clergé. Pendant qu'il se revêt des habits pontificaux, le chœur entonne le *Magnificat*. Le premier sentiment qui éclata, fut donc un sentiment de reconnaissance. Je me pris à réfléchir, et il me parut juste qu'un demi-siècle de sacrifices, de travaux, de bonnes œuvres, d'utiles enseignements et d'exemples de vertu, fit naître de solennelles actions de grâce. Voilà pour le demi siècle écoulé ; mais on pensait aussi au demi siècle qui commence, et le Pontife, tombant à genoux avec toute l'assistance, entonne le *Veni Creator* pour appeler le secours et les bénédictions de l'Esprit Sanctificateur sur de nouvelles années de dévouement et de bonnes œuvres.

La Messe ensuite commença : à l'Evangile, Monseigneur adressa à l'assemblée de touchantes paroles.

Le début fut une allusion délicate à la fête du jour, et un éloge pour la vénérable Supérieure qui en était l'objet. "Les grandes dames du monde ont leurs chaînes et leurs liens de servitude ; la religion aussi a ses chaînes, mais légères, douces et pleines de consolation, si bien qu'après un demi siècle de saint esclavage, une vénérable sœur loin de trouver ses liens trop pesants, s'estime heureuse de renouveler ses premiers engagements."

Rappelant ensuite tout ce qu'il y avait de bien, accompli pendant ces *cinquante années de vie religieuse* qui viennent de s'écouler, l'Orateur conclut à la nécessité de rendre à Dieu de solennels remerciements. De là s'élevant plus haut, et embrassant dans un coup d'œil rapide et sûr, toute l'histoire de la Congrégation de Notre-Dame, il rappelle avec chaleur tous les services rendus au pays par cet Institut. Il invite les vénérables sœurs à ne point perdre de vue la mission qu'elles tiennent du ciel, celle de procurer la gloire de Dieu, en le faisant connaître et aimer, jusque parmi les tribus sauvages ; le bonheur de la société en lui formant de bonnes familles, et le bien de leur Institut par leur propre sanctification.

La parole de Monseigneur de Cydonia est claire, facile et coulante, pure et châtiée, pleine d'onction et de dignité. En voyant toute l'assemblée penchée en avant, attentive, silencieuse, et respirant à peine, dans la crainte de perdre une seule note de cette voix harmonieuse, je me rappelais le vieux Nestor, retenant les Pyliens suspendus à ses lèvres avec les chaînes d'or de son éloquence. Le sacrifice se poursuivait parmi les chants des pieux cantiques.

Au moment de la communion, la Vénérable Supérieure vint s'agenouiller sur les degrés de l'autel, renouvela ses vœux aux pieds de son Dieu, témoigna sa joie de pouvoir resserrer des liens sacrés et son regret d'avoir parcouru sa longue carrière avec tant d'imperfection ; puis, elle reçut son Créateur avec un bonheur et une allégresse qu'elle seule a pu comprendre !

La Communion dura longtemps ; toutes les sœurs vinrent s'asseoir au banquet de l'Agneau, et à leur suite, beaucoup de personnes pieuses, pour la plupart anciennes élèves de la maison. Les messes se succédèrent aux autels latéraux, encore bien au-delà ; c'était un beau spectacle, il n'y a que la Religion qui

en donne de semblables. Un *Te Deum* solennel d'actions de grâce couronna cette magnifique cérémonie. Tout ce que je venais de voir était nouveau pour moi; et contrastait singulièrement avec mes habitudes de vie ordinaire. Il y avait longtemps que je n'avais goûté tant de calme et de bonheur. L'homme du monde jeté dans le tourbillon des affaires temporelles, comme un vaisseau à la merci des flots, est le jouet de toutes les inquiétudes, de toutes les fatigues; il connaît *peu* de beaux jours et *beaucoup* de tourmentes; il ne soupçonne pas les douceurs de ces vies calmes et tranquilles qui s'écoulent dans la solitude, sans bruit, sans orages, ainsi que le ruisseau, coulant au fond du vallon, sur un lit de sable pur, entre deux rives fleuries. Longtemps je conserverai les douces impressions de cette matinée du 25 septembre; elle m'apporta plus de soulagement que n'eussent pu le faire tous les frivoles amusements du monde.

La Messe terminée, je croyais tout fini, je me trompais; à la fête religieuse devait succéder la fête de famille dont les élèves des deux pensionnats s'étaient chargées de faire tous les frais.

Après le déjeuner, Mgr. vint à la grande salle de la Communauté. Les Sœurs, les élèves et les invités s'y attendaient. Alors commencèrent les chants, les compliments, les dialogues et la lecture des compositions. Une voix pure chantait :

L'aube du jour qui brille
S'empresse d'éclairer
La fête de famille
Qui va se célébrer.

Le chœur reprenait à chaque couplet, et la voix continuait :

C'est un anniversaire
Que le marteau du temps
Au timbre séculaire
Sonne après cinquante ans.

Une vierge novice
Dans ce passé lointain
Se vouait au service
De son Epoux Divin.

C'est l'amour qui l'enchaîne
Sous ce Maître si bon,
Aussi de Madeleine
Choisit-elle le nom.

Nouvelle Marguerite
Bientôt dans le couvent,
L'éclat de son mérite
La met au premier rang.

Dans ce haut ministère
Qu'il est beau de la voir
De la plus tendre mère
Accomplir le devoir.

La jeunesse et l'enfance
Exercent tour-à-tour
L'une, sa vigilance,
L'autre, son tendre amour.

L'exacte discipline
Trouve en elle un soutien,
Dès l'instant qu'on décline
De la route du bien.

Elle entraîne à sa suite
L'humble communauté,
Facilement séduite
Par tant de piété.
L'exemple est un langage
Silencieux, mais fort,
Dont l'éloquence engage
A plus d'un noble effort.
C'est ainsi qu'on l'a vue,
Toujours au droit sentier,
Parcourir l'étendue
D'un demi-siècle entier.
Paissons-nous la voir vivre
Pendant longtemps encor!
Et puis enfin la suivre
Dans un céleste essor!

Ce chant terminé, une jeune élève lut une pièce de poésie; elle est d'un Révérend Père de la Compagnie de Jésus. Jadis, il fut l'objet des attentions de la R. Mère Supérieure; quoique absent, il voulut aussi lui offrir son bouquet; en reconnaissance de ses bontés, il envoya les jolis vers qui suivent :

A MA BIENFAITRICE.

Elevé sous vos yeux dès ma plus tendre enfance,
Je goûtais près de vous le calme du bonheur.
En dirigeant mes pas, vous façonniez mon cœur
Aux premiers mouvements de la reconnaissance.
Sur moi vous vous plaisiez à verser des bienfaits;
Des plus nobles vertus me présentant l'ensemble,
Le son de votre voix, vos bontés, votre exemple.
M'en faisaient admirer les sublimes attraits.
Puisse le Dieu du Ciel, exauçant ma prière,
Facile, se prêter à l'ardeur de mes vœux.
Il ne pourra jamais me rendre plus heureux
Qu'en prolongant les jours de ma seconde mère!

Les anciennes élèves du pensionnat n'ont point oublié les soins qu'elles ont reçus de la Révérende Sœur Madeleine, plusieurs sont accourues à la fête; d'autres ont envoyé leurs présents; l'une d'elles a composé pour ce jour une élégante poésie anglaise qui fut récitée, avec autant de grâce que d'expression, par une de ses nièces, élève au pensionnat de Montréal.

Lines written on the renewal of her vows after fifty years profession, by the Lady Superior of the Couvent Notre-Dame.

On a golden Autumn morning,
Just fifty years ago,
When the harvests ripe lay smiling,
In the sunshine's yellow glow
A pious group were standing
Round the lighted altar's flame
In the humble Couvent Chapel,
Of the Nuns of Notre-Dame.

A girl of fifteen summers,
With gentle serious air,
Robed in novice garb of purple,
Was humbly kneeling there,
Breathing forth the vows so binding,
Whose high magic power sufficed
To make that child like maiden
The well loved Bride of Christ.

No troubled anxious shadow,
 Rested on that fair young brow,
 As with look and voice unfaltering,
 She breathed her solemn vow;
 No regretful glances cast she
 On Earth's pomps that she had spurned,
 Nor the dreams of Love or Pleasure,
 From which she had coldly turned.

Fifty years of joy and sorrow,
 Since that day have o'er her flown,
 Years of meek and wondrous merit,
 Living but for God alone,
 And again a group are standing
 By this holy scene entired,
 To renew the golden Bridal
 Of this faithful spouse of Christ.

True, her brow has lost the smoothness,
 And her cheek the fresh young glow,
 That adorned them on that Autumn
 Morning, fifty years ago.
 But, oh! think ye that her bride groom
 For that loves her now the less,
 Or proves hadless of the charms,
 Of her spirit's loveliness?

Cloister honours long have fallen
 Ceasless, constant, to her lot.
 But like cloister honours falling,
 Ere on one who sought them not
 Noble child of Margaret Bourgeois,
 Foundress of the house and name,
 Worthy art thou to be Abbess,
 Of the Nuns of Notre-Dame.

R. E. LEPROHON.

Montreal, Sept. 28th 1859.

Pendant le dialogue qui suivit, les élèves offrirent des présents; les unes, des couronnes, des cadres, des broderies; les autres, un magnifique missel, des tableaux d'autel, des barettes de cristal sur un plat de vermeil, pour le service de la chapelle.

Vint le tour des compositions françaises. Mlle. Perrin avait eu l'heureuse idée de réunir sous un seul titre: *Septembre et ses Bienfaits*, tous les souvenirs qui pour la Congrégation se rattachent à ce mois; ce travail fut écouté avec le plus vif intérêt.

SEPTEMBRE ET SES BIENFAITS.

« Chaque saison a ses jouissances, chaque mois ses souvenirs agréables, il est peu de jours qui ne laissent une trace de leur passage.

L'hiver a ses rigueurs, mais il a son Noël et son premier de l'an. Le printemps a sa verdure et ses fleurs; l'été ses moissons. Avec Septembre, l'automne a commencé, que nous apporte-t-il? Au laboureur, il rapporte les fruits et les trésors de la terre; à la Congrégation de Notre-Dame, une riche moisson de souvenirs et de bienfaits.

Le huit Septembre lui donne une Reine, une protectrice, une mère. Marie vient au monde en ce jour fortuné. Son berceau sacré est le divin réservoir où chaque élève de cette maison va puiser des trésors de vertu et de paix. C'est sous les auspices de la vierge enfant que commence l'année scolaire des pensionnaires du couvent. C'est autour du berceau de cette vierge immaculée qu'elles déposent leurs bons propos pour l'année: là aussi, elles trouvent des grâces puis-

santes pour les garder avec fidélité. Un don nouveau se joint au premier. Le vingt deuxième du mois apporte son tribut à notre heureux pays. En ce jour, à jamais mémorable, la France dotait Ville-Marie d'une *Mère*, d'une *Protectrice*, de sa meilleure amie; en Septembre, MARGUERITE BOURGEOIS faisait son entrée dans sa nouvelle patrie. Pour le Canada, pour nos pères, pour nous, c'était l'aurore de jours heureux et féconds; pour Marguerite, au contraire, c'était le début des jours de labeur assidu, d'une patience magnanime.

Elle semait alors dans la douleur et les larmes; mais hâtons-nous de le dire, quelques années plus tard, elle moissonnait, dans la joie, les heureux fruits de son zèle; de nombreuses compagnes s'associaient à son œuvre, marchaient à sa suite et devenaient les premiers fleurons de sa couronne. C'est surtout après avoir terminé son long pèlerinage terrestre, que cette digne Fondatrice reçoit la digne rémunération de son infatigable ardeur; une multitude de vierges se rangent sous sa bannière et en font la gloire et l'honneur. Toutes sont dignes de leur sublime destinée, de leur incalculable sort. Si je dois garder le silence sur les nobles vertus qui embellissent leur vie, la circonstance qui nous réunit ne permet pas de mettre en oubli, un des plus riches dons du glorieux héritage de *Marguerite Bourgeois*.

Un siècle s'était écoulé depuis que cette digne mère avait été rappelée de l'exil à la patrie; l'année mil huit cent neuf allait disparaître; c'était, comme aujourd'hui, le vingt-huit septembre; dans le recueillement et le silence d'une religieuse fête, une vierge novice se dirigeait vers le sanctuaire du Seigneur; jeune encore, elle avait entendu la voix forte et puissante qui lui parlait au cœur; elle avait répondu à cet appel céleste, et déjà elle était aux pieds des saints autels, s'immolant avec le Dieu de l'Eucharistie.

L'heure du sacrifice a sonné, la victime est prête; la nouvelle élue prononce d'une voix ferme les saints vœux qui l'unissent à son Dieu. Marie les reçoit et les dépose avec amour dans le cœur de Jésus; désormais l'heureuse professe ne vivra plus pour elle; elle est toute à son bien-aimé, toute à ses nobles fonctions, toute aux enfants de la Congrégation devenue sa famille.

Le début est digne d'éloges, mais une longue suite d'actes héroïques, une persévérante fidélité, telles sont les conditions exigées pour la récompense éternelle, pour le prix céleste. Pendant cinquante années, la nouvelle professe fera preuve d'une abnégation soutenue, d'un dévouement parfait; vingt-deux ans d'une sage et maternelle vigilance à la tête de sa communauté, des mérites sans nombre dérobés aux regards par le silence et la modestie, seront ses titres à la couronne promise à ceux qui ont légitimement combattu. Cependant une nouvelle fête se prépare; Dieu lui-même convie la *Vierge de mil huit cent neuf* à un festin nouveau; il veut qu'elle lui ratifie sa consécration première, qu'elle lui renouvelle ses serments d'amour. Ce n'est plus aujourd'hui une vierge timide qui n'est riche que d'espérances et de saints désirs; elle a blanchi sous le poids des années et plus encore sous celui des travaux; ses vœux demi-séculaires n'ont point vieilli, une longue et fidèle pratique en relève le prix et les rend d'une agréable odeur au divin époux des âmes.

Le ciel lui-même prend part aux joies de ce beau jour; Marie, la Vierge Immaculée, abaisse ses regards sur sa fille chérie; elle voit en elle sa digne représentante auprès de ses enfants.

Nos Anges bénissent le divin Rémunérateur et appellent sur notre chère Mère des flots de grâces et de bénédictions, et Marguerite Bourgeoys contemple avec amour sa parfaite imitatrice.

O bénie Marguerite, tu te réjouis avec nous des bienfaits de ce jour; ton cœur dilaté épanche sa joie dans nos âmes! Aujourd'hui, comme toujours, tu présides à cette fête de famille; ta voix s'unit à la nôtre, tes vœux nous font *écho*, ou plutôt tu nous inspires ceux qu'il nous faut former. Exauce notre plus ardent désir, mets le comble à notre bonheur et obtiens une longue vie à Celle que nous vénérons avec respect, que nous chérissons avec amour! Conserve longtemps encore une Mère à la Congrégation, une Mère à tes huit mille enfants!"

Mlle. P. Beaudry s'avança ensuite tenant de longues feuilles écrites, à ce qu'il nous sembla, en lettres d'or, et lut avec beaucoup d'expression, la composition que nous reproduisons ici et qui toucha profondément l'assistance.

TRÈS RÉVÉRENDE MÈRE,

La joie, l'allégresse président à cette fête; la reconnaissance, l'amour se partagent tous les cœurs. Votre nombreuse famille célèbre, en ce moment, le joyeux anniversaire du plus beau jour de votre vie. Tous les esprits de vos enfants absentes, ont été présents à la pieuse cérémonie qui nous a réunies au pied des saints autels. Elles ont uni leurs cœurs aux nôtres et se sont associées à nos désirs.—Mais comme nous, elles n'ont pu contempler le spectacle qui nous a si vivement touchées. Elles n'ont pu entendre les chants divins qui ont retenti sous les voûtes sacrées.

Plus heureuses qu'elles, nous vous entourons, en ce moment, pour vous exprimer nos émotions, vous redire nos sentiments. Le 28 septembre est un jour unique pour la Congrégation de Notre-Dame; à cause des bienfaits qu'il apporte, des joies qu'il fait naître. Cette journée, si féconde en souvenirs, est pour nous une époque d'actions de grâces, de reconnaissance pour Dieu, pour Marie, pour Marguerite Bourgeoys, pour vous, très-honorée Mère.

Reconnaissance à Dieu, qui vous a inspiré une si sainte, une si belle démarche. A lui seul appartient la gloire de ce beau jour!

Reconnaissance à Marie, Reine et Mère de cette Communauté. C'est elle qui autrefois toucha puissamment votre cœur et l'enchaîna si amoureuxment à son service!

Reconnaissance à Marguerite Bourgeoys, la digne fondatrice, la première supérieure de cet Institut! Ses prières vous ont obtenu à sa famille, ses vertus ont été l'école où votre cœur s'est formé aux plus héroïques sacrifices. Sa vie est devenue la vôtre par une entière conformité de pensées et de sentiments.

Reconnaissance aussi, à vous, bonne et vénérée Mère; vous êtes pour chacune de nous l'image de celle qui règne dans les cieux! Votre amour nous donne à toutes une large place dans votre cœur maternel; vous vivez toute entière pour nous; nos intérêts sont devenus les vôtres.

Soyez bénie, Très-honorée Mère, par ce pays qui vous doit cinquante années de dévouement et de zèle; par cette ville que vous avez dotée de nombreuses institutions; par nos bons parents que vous remplacez si bien près de nous!

Mais surtout soyez bénie, chérie, vénérée par les enfants qui forment cet heureux cercle, cette joyeuse famille! Puisse ce jour solennel être pour toutes, une aurore de bonheur et d'espérance! Qu'il soit le gage

du moment fortuné auquel il nous sera donné d'être votre joie, votre couronne et votre éternelle gloire!

Alors nos sœurs aînées, s'unissant à nous, entonneront avec allégresse l'hymne de la reconnaissance et de l'amour, le chant sacré de la victoire, le sublime cantique des cieux!!! en attendant, disons avec Marie: *Magnificat*.

Puis, pour couronner le tout, trois des plus jeunes élèves s'avancèrent tenant en main un bouquet, qu'elles présentèrent à la Révérende Mère en lui adressant ce petit compliment.

VÉNÉRÉE MÈRE SUPÉRIEURE,

Bien jeunes encore nous ne savons guère ce que c'est qu'une fête, mais nous éprouvons je ne sais quel désir à dire à notre Mère combien nos petits cœurs l'aiment et la chérissent. Notre langage enfantin n'ayant pas assez de puissance pour exprimer notre filial amour, nous avons choisi celui qui est le plus éloquent et le plus expressif. Daignez donc, très honorée Mère, accepter ce petit bouquet dont chaque fleur semble faire son bonheur de couronner vos vertus et de chanter à haute voix, *amour, reconnaissance et bonheur!*

Alors toute l'assemblée se lève et chante le *Magnificat*. Monseigneur la bénit, et tous se retirent contents et heureux.

Pour moi, j'ai été touché de la beauté de cette fête de famille. J'ai admiré la noble simplicité et l'humilité de cette vénérable supérieure. Née dans la paroisse de l'Ange-Gardien, près de Québec, le 30 Avril 1791: elle embrassa de bonne heure la vie religieuse. Le 28 Septembre 1809, elle prononçait ses vœux; treize ans après, elle était nommée Maîtresse des Novices qu'elle a dirigées pendant huit années; elle fut ensuite sept ans Assistante et vingt-deux ans Supérieure. Son mérite, sa vertu, sa vigilance, son amour de la discipline, et sa bonté, depuis longtemps lui ont conquis l'estime, la confiance et la vénération de toutes les personnes qui l'ont connue; sœurs et élèves la chérissent comme une mère.

J'ai été aussi singulièrement frappé de la bonne tenue des Elèves, de leur modestie et en même temps de l'aisance et de l'assurance avec lesquelles chacune a si bien rempli son rôle.

Cette fête pourtant devait être improvisée, puisque la rentrée des classes n'avait eu lieu que depuis quelques jours: mais les maîtresses ont été si habiles et les élèves si dociles que chacun s'est retiré enchanté et se disant: *Vraiment je ne sais comment on eut pu mieux faire*. Le même éloge et des sœurs et des enfants, m'a-t-on assuré, est sorti l'année dernière, de la bouche d'un membre distingué du Parlement, après la distribution des deux pensionnats de la ville et de Villa-Maria. Depuis plusieurs années, ces deux maisons ne le cèdent en rien aux premières institutions de la vieille Europe, avec plusieurs desquelles elles entretiennent de fréquentes relations dans l'intérêt de leurs pensionnaires.

J'ai peut-être trahi les droits de l'hospitalité en livrant à la publicité des faits et des travaux que la modestie eût voulu tenir secrets. Je ne voulais d'abord les conserver que comme souvenir d'un jour de bonheur sur une terre étrangère et amie: mais je me suis dit: pourquoi tant d'hésitation? Pourquoi taire le bien quand le mal marche tête haute? Pourquoi ne pas opposer au torrent des scandales la digue des bons exemples? Qu'on me pardonne donc, pour avoir voulu un peu de bien à cette terre du Canada que je n'ai fait qu'entrevoir: mais que je connais assez pour l'aimer et la féliciter de posséder d'aussi belles institutions que celle de la Congrégation de Notre-Dame.

LA PRIERE SOUS LE CHENE.

(Suite et Fin.)

Le lendemain, de grand matin, Basiline avait rempli une corbeille de noisettes fraîches, et de fraises parfumées. Elle avait brossé ses habits, et ceux de son petit frère. Après s'être bien lavés et et avoir peigné leurs cheveux, tous deux à jeun, mais pleins de confiance, prirent le grand chemin qui conduisait à la ville. La mère resta seule, les suivant de la pensée et du cœur. Arrivés près de la ville, les enfants suivirent la première rue qui s'offrit à eux, ne sachant trop à qui présenter leur corbeille. Les fraises paraissaient rouges et fraîches, à travers les feuilles de vigne sauvage qui les recouvraient. Une jeune demoiselle, qui les aimait, se trouva être à sa fenêtre lorsque nos enfants passèrent devant sa maison.—Maman, maman, cria-t-elle aussitôt, voilà des fraises ! de belles fraises ! ne voulez-vous pas en acheter ? La mère de Laure, c'était le nom de la petite demoiselle, appela Basiline et lui dit d'entrer chez elle.—Combien veux-tu de tes fraises, ma petite ? dit la dame à l'enfant ?—Ce que vous voudrez en donner, madame.—Ne sais-tu pas ce qu'elles se vendent ?—Oh ! mon Dieu, non, madame... Je ne l'ai jamais su.—Comment l'idée te serait-elle venue d'en apporter aujourd'hui ?—L'idée m'en est venue, madame, parce que nous n'avons plus de pain à la maison. Maman est malade et ne peut plus travailler ; il nous fallait aller mendier mon petit frère et moi, et cela faisait tant pleurer maman, que j'ai pensé de cueillir des fraises à la forêt et de venir voir à la ville si on voulait les acheter.—Mais ta mise est propre, celle de ton frère aussi, on ne vous croirait pas réduits à l'aumône.—Maman tient beaucoup à ce que l'on soit propre ; elle nous dit souvent que c'est une qualité qui en suppose toujours d'autres.—Tu me parais fort raisonnable, mon enfant ; je prend tes fraises et tes noisettes, cela peut valoir quinze sous ; en voilà trente parce que c'est la première fois, et que cela t'encouragera dans ta petite industrie. Pendant la saison apporte ici chaque matin ton panier de fraises ; il te sera payé quinze sous, avec lesquels tu achèteras du pain. Allez, mes enfants, vous trouverez un boulanger ici tout près, au bout de la rue.—A demain, dit Laure, en faisant aux enfants un signe d'amitié. En sortant de la maison, Basiline dit quelques mots à l'oreille de François.—C'est cela, répondit tout haut le petit garçon, en sautant de joie, et ils se précipitèrent dans la rue.

Madame Emery, la mère de Laure, vit qu'il y avait un mystère, elle appela la bonne :—Catherine, lui dit-elle, suivez ces enfants, et sachez pour combien d'argent ils prendront de pain. Catherine revint quelques instants après :—Madame, je puis vous certifier qu'ils n'ont acheté que pour quinze sous de pain, et maintenant ces petits vagabonds courent la ville et s'amusent avec le reste, probablement.—Je crains d'avoir été dupe d'un conte, dit madame Emery. Si ces enfants sont menteurs et lâcheurs, je ne voudrais pas les protéger. Pourtant ils ont un air de candeur !..

—Maman, dit Laure, ils ne sont pas restés longtemps, je les vois qui reviennent.—Je veux leur parler ; appelle la petite fille. Laure appela Basiline, qui monta, suivie de son frère. Ils étaient tout essouffés, mais le bonheur était répandu sur leurs douces figures.—Basiline, dit madame Emery avec sévérité, qu'avez-vous fait de l'argent que je vous ai donné ?—Madame, répondit l'enfant, un peu intimidée de

cet accueil, j'ai acheté pour quinze sous de pain, et puis...—Et puis ?—Ma mère est si faible, si mal nourrie depuis longtemps, que nous avons pensé de lui acheter un peu de graisse pour lui faire du bouillon gras.—Est-ce vrai ce que vous dites-là, Basiline ?—Nous ne sommes pas des menteurs, dit fièrement François, relevant sa petite tête blonde.—Nous sommes pauvres, ajouta Basiline d'une voix émue, mais nous avons une bonne mère pour nous élever, et nous savons qu'il ne faut jamais mentir. En disant cela, Basiline découvrait sa corbeille et montrait un petit pain et une écuelle pleine de graisse fondue.—Pardonnez-mes enfants, dit madame Emery avec sensibilité, il ne m'arrivera plus de douter de votre candeur, et je vous promets mon amitié. Laure, fais-les déjeuner.—Non, dit François en reculant, nous ne voulons pas qu'on nous fasse l'aumône.—On ne veut pas te faire l'aumône, dit Laure en riant, on t'invite, mon petit ami.—Merci, fit Basiline avec douceur ; mais tandis que nous mangerions ici, ma mère attendrait sans rien prendre, et peut-être inquiète de nous ; laissez-nous revenir à elle. Et elle prit la main de son frère pour sortir.—Eh bien, ma chère enfant, dit madame Emery, tu accepteras du moins pour ta mère, une bouteille de sirop, il est excellent pour les malades. Et elle donna ordre à Catherine de l'apporter.—J'ai un peu de sucre à moi, ajouta Laure, en s'approchant de Basiline, et tu m'en feras bien plaisir en le portant de ma part à ta mère.—Oh ! que de biens ! répondit Basiline, en portant vers ces dames, puis vers le ciel, ses regards reconnaissants.

En retournant à grands pas vers la chaumière, ces heureux enfants s'entretenaient des événements de la matinée.—Tu avais raison, dit le petit François à sa sœur, cela nous a porté bonheur, d'avoir été bons pour les tourterelles.—Ou plutôt, répondait Basiline, Dieu avait écouté hier au soir notre prière sous le chêne.—Tu penses donc, ma sœur, que c'est lui qui nous fit trouver des fraises, et que c'est Dieu aussi qui a fait mettre la petite demoiselle à la fenêtre, tout juste lorsque nous passions ?—J'en suis convaincue ; maman assure que tout le bien qui nous arrive, c'est Dieu qui l'envoie.—Et le mal, qui nous l'envoie ?—Maman dit aussi... Mais tu es bien petit, François, pour comprendre cela.—Dis toujours.—Maman dit donc que lorsque Dieu permet qu'il arrive des malheurs, c'est pour notre bien.—Je ne comprends pas bien cela.—C'est-à-dire, François, pour nous punir de nos fautes en ce monde, ou pour éprouver notre patience, et puis on est récompensé au ciel.—A la bonne heure ! dit François. Enfin, fatigués et mourant de faim, mais bien contents de leur petit voyage, nos enfants arrivèrent à la maisonnette. La mère faible et pâle, tournée vers le crucifix, pria avec ferveur, pour eux sans doute.—Nous voici, ma mère ! s'écrièrent-ils. La mère essuya leurs petits fronts baignés de sueur, y déposa un baiser, tendre comme les baisers que donnent les mères ! Puis elle écouta le récit de leurs aventures, et l'on déjeuna gaiement.—Si la fièvre me quitte avant que la saison des fraises soit passée, disait la pauvre malade, je pourrai reprendre mon travail : tu commenceras à m'aider, Basiline, et si nous pouvons gagner assez pour envoyer ton frère à l'école, nous n'aurons qu'à remercier le Seigneur ! Depuis ce jour, chaque matin, les enfants faisaient la cueillette des fraises et les portaient chez madame Emery, et le prix qu'elle en donnait suffisait au pain de la journée. Laure et sa mère recevaient nos petits amis avec un sourire bienveillant, chaque fois qu'ils se présentaient devant elles.

Un jour Basiline vint seule ; ses yeux étaient gros de larmes ; sa corbeille n'était qu'à moitié pleine ; les fraises étaient petites et desséchées par le soleil de juillet. Tu pleures, mon enfant, qu'as-tu donc ? dit madame Emery avec bonté. — Oh ! madame, voilà les dernières fraises, et maman n'est pas encore guérie ! Et les larmes de Basiline recommencèrent à couler. — Tu es si bonne fille que je t'aiderai autant que possible, reprit madame Emery ; console-toi, ma pauvre Basiline. — Je comptais bien sur vous, madame ; je voulais vous prier de me donner du lin à filer. — Bien volontiers, ma chère enfant, j'aime qu'on veuille travailler ; être laborieux c'est presque toujours être honnête. — Mais je dois vous prévenir, madame, que je ne file pas très-bien encore, et que c'est pour cela qu'on m'a refusé de l'ouvrage dans les fermes voisines. Quelle candeur ! dit madame Emery attendrie. Sois tranquille, chère enfant, j'accepterai ton travail tel qu'il sera ; tu deviendras bonne fileuse avec le temps, et je te promets que tu ne manqueras jamais de travail, ni ta mère non plus, lorsqu'elle sera guérie. — Ma mère était une habile fileuse, mais sa poitrine est si épuisée qu'il lui a fallu abandonner ce genre d'ouvrage. Pour continuer il lui faudrait un rouet ; mais les rouets, c'est pour les riches ! — Voilà pour tes fraises, dit madame Emery en mettant une pièce de cinq francs dans la main de Basiline. Il est juste de te les payer un peu plus cher, puisqu'elles deviennent si rares... mais à propos, où est ton petit frère ? — Il est resté avec ma mère, et ils pleuraient tous les deux, car à mon retour je vais conduire François chez le fermier Thomas, et le prier de vouloir le prendre pour garder les troupeaux. Oh ! qu'il est cruel de se séparer ! comme le grand bois me semblera triste sans mon pauvre petit frère ! — Sèche tes pleurs, Basiline, les choses pourront tourner mieux que tu ne l'espères. Dis à ta mère que j'irai la voir sans tarder. Je veux connaître la femme qui, au milieu des chagrins et de la pauvreté, a si bien su élever ses enfants. Surtout ne menez pas François chez le fermier avant de m'avoir vu chez vous. — Ne m'emmèneriez-vous pas aussi, maman ? s'écria Laure. — Oui, ma fille, ce sera la récompense de ta douceur et de ton application cette semaine. Basiline exprima naïvement toute sa gratitude à madame Emery, et courut porter quelque espérance au cœur de la pauvre Marguerite.

Le lendemain, vers le soir, la malade était assise sur le seuil de sa porte, et regardait les derniers rayons du soleil couchant. François se roulait à ses pieds, tout en écoutant la touchante histoire de Joseph fils de Jacob, que sa mère lui racontait. Dans l'intérieur, Basiline arrangeait la maison, puis elle prit sa petite cruche pour aller la remplir à la fontaine du bois ; mais elle s'arrêta à la vue d'une voiture dont on entendait le roulement depuis quelques instants, et qui vint s'arrêter devant la chaumière. Madame Emery et Laure en descendirent. Dans sa joie Basiline faillit casser sa cruche, François se leva en bondissant, et tous deux coururent au-devant de leur protectrice, et leur montrèrent leur mère, qui se souleva avec peine pour saluer. Les enfants allèrent chercher les petits bancs qui étaient dans la maison, et les portèrent dehors pour faire asseoir ces dames près de leur mère ; et comme Basiline s'excusait de ce que ces sièges étaient usés et noirs par le temps, le petit François arracha des poignées d'herbe fleurie et en recouvrit les bancs comme d'un charmant tapis, sur lequel s'assirent en souriant madame Emery et sa fille. Elles s'informèrent avec intérêt de la

santé de Marguerite, lui dirent qu'au milieu de ses afflictions elle devait être doucement consolée par l'excellent naturel de ses enfants. Madame Emery dit ensuite : — Je voudrais, mes bons amis, avoir assez de fortune pour vous rendre riches. Au reste, de nobles cœurs comme les vôtres, désirent du travail plutôt que des bienfaits. Je vous porte une provision de lin à filer, et un rouet, ma bonne Marguerite, que vous recevrez comme une faible marque de mon amitié. Je veux payer les mois d'école de mon cher petit François, en attendant que nous l'aidions à choisir un état. Il me rendra cela, ajouta madame Emery en souriant, en fraises et en noisettes chaque printemps. Quant à Basiline, Laure veut se charger de lui monter à coudre, lorsque vous serez bien remise pour vous passer d'elle. Elle pourra venir trois fois la semaine chez moi. Votre enfant aura ainsi de bonne heure un moyen d'existence assuré. — Oh ! madame, ce serait trop abuser... Vous vous trompez beaucoup, Marguerite, si vous croyez que je songe uniquement à obliger Basiline. Ma fille gagnera avec la vôtre. Vous avez su mettre dans ce jeune cœur de précieux germes de raison, de piété, d'amour filial. Veillez seulement, bonne mère, à ce que le monde ne gâte pas votre ouvrage ! Madame Emery fit signe au domestique de descendre ce qu'elle avait fait mettre dans la voiture. Il apporta aussitôt devant Marguerite un joli rouet, et un très-lourd paquet de lin ; puis trois petites caisses. Dans la première étaient des provisions de sucre, de confitures et de bon sirop, pour la convalescence de Marguerite. Dans la seconde, un habillement complet pour Basiline et pour son frère. La troisième, à laquelle on avait pratiqué de petits trous pour donner passage à l'air, restait encore à ouvrir. — Laure, dit madame Emery, fais les honneurs de ta caisse ; c'est bien juste, puisque les présents que tu fais à tes petits amis sont de ton choix et de ton argent. — Alors Laure, toute rouge de plaisir, ouvrit la caisse, d'où sortirent quatre belles poules : — Tiens, dit-elle, avec grâce, à Basiline, tu les feras couver, et le printemps prochain tu nous donneras un déjeuner avec les œufs frais de tes poules, et les bonnes fraises de tes bois. — François, ajouta Laure, se tournant vers le petit garçon, voici les livres qu'il te faut pour aller à l'école, avec une provision de crayons et de papier... Ne me remerciez donc pas, je suis plus heureuse que vous ! Je ne savais pas encore combien il est doux de faire plaisir aux autres, mais je ne l'oublierai pas ! Les enfants baisaient les mains et la robe de madame Emery. Marguerite ne trouvait pas d'expression pour peindre toute sa reconnaissance. — Oh ! madame, dit-elle enfin, les yeux pleins de douces larmes, je ne pourrai jamais rien pour vous, mais vous sauvez mes enfants des horreurs de la misère, et mon cœur appelle sur votre fille toutes les bénédictions du ciel. — Et c'est beaucoup que cela ! répondit madame Emery en serrant la main de la pieuse veuve.

Il était tard, il fallut se quitter. Madame Emery et la gracieuse Laure montèrent dans la voiture, accompagnées des vœux et de la reconnaissance passionnée des deux enfants. Puis Basiline revint à sa mère et l'aïda à rentrer dans la maison. La pauvre femme se plaça aussitôt devant sa grande croix de bois et pria avec effusion. — Et nous, dit Basiline, prenant la main de son jeune frère, allons aussi remercier Dieu sous ce beau chêne où nous fîmes notre prière il y a deux mois. Ils y coururent quoiqu'il fut déjà nuit ; et ces deux enfants, agenouillés, beaux d'innocence et de bonheur, dirent à Dieu : — O mon Dieu ! nous voyons bien que vous nous avez écoutés, et que vous

êtes bon comme un père. Bénissez, je vous prie ceux qui nous font tant de bien ; guérissez notre mère et faites que nous soyons toujours sages pour qu'elle soit heureuse. Mon Dieu, nous vous aimons bien, et nous voulons être toute la vie vos enfants !

Cette simple prière monta jusqu'à Dieu à travers le beau feuillage du chêne et les étoiles du ciel. Madame Emery et Laure furent toujours bienfaites et heureuses. Marguerite consolée reprit des forcés ; et les enfants restèrent pieux et bons, et la famille vécut en paix, en travaillant et louant Dieu.

MADAME CLÉMENCE MARIE.

DAVID TENIERS.

(Suite.)

II

Dix ans s'étaient écoulés, David était seul maintenant, et ses beaux rêves n'avaient pas encore reçu leur accomplissement. Cependant déjà la gloire, — si difficile conquête, — avait entouré son nom d'une brillante auréole. Oui, David marchait dans la voie des succès rapides et faciles, et par le souvenir, il en reportait l'honneur à ce bon père qui lui avait mis le pinceau à la main, au grand maître qui avait daigné le guider d'abord, puis devenir son ami.

Mais David faisait de l'art à sa manière, en observateur profond, en admirateur de la vérité ; et, chose remarquable, tandis que ses goûts le portaient vers les recherches de la vie somptueuse, l'élégance du costume et la grâce des manières, il aimait à retracer particulièrement les mœurs du peuple. A peine, de loin en loin, une figure aristocratique tranchait-elle dans ses tableaux sur l'ensemble des habitants, des pêcheurs, des soldats, des marinières, des hôtes de cabaret, vrais Flamands à la souquenille débraillée, au bonnet de travers, aux jambes courtes, aux souliers épais. Il allait, venait, s'arrêtait devant ces modèles que lui adressait le hasard, et qui posaient pour lui sans se douter qu'un peintre habile trouvât quelque intérêt à leurs faces grossières et à leurs habitudes populaires.

Cette reproduction continuelle des scènes de ce genre, avait, sous la main de David, un sentiment particulier. D'autres artistes se sont plu à montrer le Flamand dans la surexcitation furieuse ou l'hébétément de l'ivresse : tel l'ont presque toujours représenté Adrien Brauwer et Van Ostade ; mais le fils du vieux Teniers n'entendait pas ainsi ses compatriotes ; il les voyait, au contraire, sous le jour de la bonne humeur, il se bornait à leur prêter parfois une pointe de malice. En un mot, les portraits qu'il faisait d'eux étaient en partie la reproduction de son propre caractère, gai, fantasque et insouciant.

Cette insouciance, elle éclatait à chaque instant sans pouvoir amener pour David aucune suite fâcheuse, car il s'aventurait souvent au loin, le gousset vide ; il se séparait rarement de ses crayons et de sa boîte à couleurs ; c'était sa mine d'or, une mine inépuisable.

Pénétrez avec nous dans cette auberge du village d'Oyssel. A une table est assis un homme qui achève de fêter largement un succulent déjeuner. Le moment est venu de payer. Notre homme porte la main à sa ceinture, tandis que l'hôtelier additionne sur l'ardoise, attachée au mur, le total de la dépense.

—Tiens, dit l'homme, je n'ai pas un sou sur moi ! L'hôtelier fronça les sourcils ; une découverte de ce genre, faite après la consommation, n'était pas de nature à lui plaire.

—Il fallait, dit-il, mon cher monsieur, fouiller à votre escarcelle avant d'entrer ici.

—Vous avez raison, répliqua l'autre ; mais rassurez-vous. J'ai là de quoi faire honneur à votre note de dépense.

Puis, se levant, il alla vers la porte où précisément se présentait un voyageur anglais qui cria en entrant :

—Holà ! vite à déjeuner !

En s'empressant de servir ce personnage qu'il supposait mieux muni d'espèces sonnantes que son précédent et malencontreux consommateur ; l'hôtelier regardait de côté ce dernier, de peur qu'il n'eût la tentation de s'évader sans payer. Mais c'était une imputation gratuite. L'homme resta sur le pas de la porte, très occupé à étudier ce qu'il apercevait au dehors.

En face de l'auberge il y avait un tilleul entouré d'un banc de pierre. Sur ce banc s'était installé un vieux mendiant qui soufflait de toute sa force dans une cornemuse. L'Anglais, après avoir expédié une première tranche de jambon, s'impatientait du bruit monotone de cette mélodie nasillardé, et appelant le maître du logis :

—Hé ! faites éloigner ce musicien maudit ! Il me casse les oreilles !

L'homme se retourna, et saluant l'étranger avec une grâce esquise :

—Je vous conjure, dit-il, de ne pas donner suite à cet ordre ; ce joueur de cornemuse a une tête magnifique, des haillons du plus beau pittoresque ; il ne bouge pas, et je crois en vérité qu'il serait capable de rester dans la même position jusqu'à l'année prochaine. C'est un modèle de premier ordre. Il va me servir à payer mon déjeuner.

—Vous n'avez pas d'autre moyen d'acquitter votre dépense ? dit l'Anglais avec dédain.

—Pas d'autre.

L'Anglais fit un léger mouvement pour se détourner, et il s'abandonna exclusivement, en apparence du moins, aux exigences de son appétit, tandis que l'artiste, ayant pris de son mieux ses dispositions, jetait sur une petite toile le portrait du joueur de cornemuse, lequel continuait de souffler dans son instrument.

La rapidité avec laquelle cette peinture fut entreprise, poussée et terminée, tenait du prodige. Les tons semblaient se placer d'eux-mêmes avec une justesse et une sûreté merveilleuse. L'Anglais avait d'abord penché la tête pour entrevoir ce travail ; puis il s'était levé afin de s'approcher sans bruit. Au bout d'un quart d'heure, il avait quitté encore sa table pour retourner à la contemplation de l'œuvre. Mais le malin artiste ne paraissait pas s'apercevoir qu'il eut derrière son tabouret deux admirateurs, l'Anglais et l'hôtelier.

Lorsqu'il eut fini, il fit claquer ses doigts en disant :

—Je crois que ce n'est pas mal ; mon cher hôte, cela vaut-il un déjeuner ?

Incapable de répondre, tant il avait compris la portée de l'aubaine, l'aubergiste tendit avidement la main, afin de prendre la toile. Mais l'Anglais lui saisit le bras, d'un air d'autorité :

—Maraud ! s'écria-t-il, auriez-vous bien l'audace

de vous payer avec ce chef-d'œuvre?... Apprenez que moi, lord Falston, je vous le défends!

— Mais, milord...

— Il n'y a pas de mais. Cette toile ira en Angleterre, si son auteur y consent.

— Moi? dit joyeusement le peintre, je ne refuse jamais un Mécène.

— En ce cas, acceptez sans compter.

Le riche Anglais tira de sa poche et étala sur la table une grosse poignée de pièces d'or; puis comme s'il craignait que le marché ne fût pas, il s'empara du tableau, se disposant à sortir.

— Un moment, milord, dit le peintre; je n'ai pas signé.

— Votre talent est votre signature, monsieur, et il a écrit de façon à me faire reconnaître le nom de *David Téniers*.

Là-dessus, lord Falston partit. L'hôtelier était pétrifié par la stupeur et le respect, en présence du grand artiste.

Cependant celui-ci ne put réprimer un franc éclat de rire.

— Allons, allons, mon brave homme, que votre stupéfaction cesse. Eh bien, oui, je suis David Téniers, et je sais qu'on a parlé de moi, mais j'espère qu'on en parlera bien davantage. En attendant, comme il faut que tout le monde vive, et comme il ne serait pas juste que ce pauvre joueur de cornemuse m'eût prêté gratis son visage, veuillez l'inviter de ma part à entrer, et à prendre un bon déjeuner que vous lui servirez, en lui disant de boire à la santé de David Téniers.....

En rentrant chez lui, le peintre fut fort étonné de trouver un message de don Juan d'Autriche, le gouverneur des Pays-Bas, qui l'invitait à se présenter au plus tôt au palais, et à y porter celles de ses toiles qu'il aurait à sa disposition.

— Vraiment, dit David, le proverbe a raison : *Un bienfait n'est jamais perdu*. C'est, je pense, le déjeuner payé au pauvre mendiant qui me vaut cette bonne fortune. Mais comment me présenter au palais? Je n'ai rien de fait; tous mes tableaux s'en vont dès qu'ils sont secs.

Il chercha un moment dans sa tête; aussitôt l'inspiration lui vint en lui dictant un portrait du prince lui-même. A peine avait-il entrevu deux ou trois fois le gouverneur, mais ce fut assez pour qu'il saisit parfaitement la ressemblance. Pourtant il s'y arrêta.

— Non, se dit-il, ceci aurait l'air d'une flatterie. Dieu me garde d'abaisser jamais mon caractère. J'aime la fortune; de bonne heure j'en ai compris le besoin; mais je puis la devoir à mon travail, et je rougirais de l'acheter par la bassesse.

Cependant, comme il désirait à juste titre répondre à la bienveillance du prince, il s'avisait d'un moyen tout particulier. Il possédait une petite toile de Rubens, que cet illustre artiste lui avait donnée, en témoignage d'amitié, avant de recommencer de nouveaux voyages. Il la copia à s'y méprendre; car tel était son talent, que, s'il s'appliquait à l'imitation, il prenait aux divers maîtres leurs secrets et leurs procédés les plus particuliers.

Quand l'œuvre fut bien achevée, Téniers se rendit au palais, où il fut immédiatement introduit auprès de don Juan d'Autriche et de l'archiduc Léopold-Guillaume, récemment arrivé à Anvers. Sa bonne mine, outre son talent, prévenait en sa faveur; il fut donc parfaitement accueilli.

(A Continuer.)

ALFRED DES ESSARDS.

Le Langage Symbolique des Fleurs chez toutes les Nations.

Nous avons déjà vu que l'homme dans tous les temps avait singulièrement aimé et admiré les fleurs, et il devait en être nécessairement ainsi, puisque le but que le Créateur s'était proposé en les décorant de tant de charmes et de beautés avait été de plaire à l'homme et d'embellir le séjour dans lequel il l'avait placé.

Mais l'homme ne s'en est pas tenu là; toujours occupé dans son imagination à lier le moral au physique, il a encore choisi ces aimables productions de la nature pour être les interprètes de ses pensées, de ses sentiments et de ses affections; aussi a-t-il donné à la plupart d'entre elles un attribut particulier qui leur sert d'emblème ou de symbole. Il n'est pas même jusqu'à leurs couleurs dont il ne se soit emparé et qu'il n'ait admirablement fait servir à ce langage mystérieux. C'est ainsi que nous attribuons l'espérance à leur verdure, l'innocence à leur blancheur et la pudeur à leur teinte de rose.

Le langage symbolique des fleurs est beaucoup plus ancien qu'on pourrait le croire. Il est vrai que c'est surtout dans l'Orient et dans des temps non trop éloignées de nous qu'il a été en usage; mais toujours est-il vrai de dire que son origine remonte aux premiers âges du monde, et il ne faut, au reste, qu'ouvrir l'histoire pour en être convaincu. Aussi, à commencer par les Egyptiens, reconnus pour les plus anciens peuples de la terre, nous voyons que leurs prêtres présentaient à ceux qui venaient dans leurs temples, des fleurs et une roue qu'ils faisaient tourner rapidement. Par la roue ils voulaient faire ressouvenir de l'instabilité des choses humaines, et par les fleurs ils rappelaient la brièveté de la vie.

Tout le monde sait que les Mages venus de l'Orient pour adorer Jésus-Christ dans la crèche offrirent à cet Enfant-Dieu, de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Par l'or, ils voulaient reconnaître sa royauté, par l'encens sa divinité et par la myrrhe son humanité.

L'histoire fait mention d'un usage très-répandu chez les anciens et qui consistait à placer sur la table des festins, un vase dont l'ouverture était cachée par des roses; ces roses étaient l'emblème gracieux de l'aimable discrétion qui doit suivre les joyeux propos échappés à la gaieté de la table. Malheur au profane qui eût osé découvrir le pot aux roses!

Les Grecs firent aussi un grand usage du langage des fleurs. Théophraste nous dit, dans ses *caractères*, que c'était une coutume de son temps de consacrer à Esculape un grand anneau auquel on suspendait des couronnes de fleurs.

Ces mêmes peuples mettaient aux portes des personnes mourantes des branches d'acanthé, et de laurier dans les cérémonies du mariage. Lorsque les futurs époux arrivaient au temple, le pontife leur présentait une branche de lierre, symbole du lien qui devait les unir.

A Sparte, les gens de guerre qui avaient bien fait leur devoir, étaient enterrés tout couverts de branches d'oliviers et d'autres arbres.

Les Romains ne dédaignèrent pas non plus ce gracieux et éloquent langage. On voyait, en effet, devant le temple élevé à Romulus deux myrthes, l'un réputé plébéien et l'autre patricien, qui par leur force ou leur langage alternative, étaient supposés annoncer la supériorité de l'un ou de l'autre parti.

On représentait autrefois ainsi Diligence ou Acti-

tivité : une femme ayant un coq à ses pieds, tenant d'une main un rameau de thym sur lequel vole une abeille, et de l'autre un bouquet de feuilles d'aman diers et de feuilles de mûrier. L'aman diers est l'arbre qui fleurit le plus tôt et le mûrier un de ceux qui fleurissent le plus tard ; on unissait ce dernier à l'autre pour marquer que la sagesse doit tempérer l'activité.

Les Juifs avaient la coutume de planter un cèdre quand il leur naissait un fils ; et pour une fille, ils plantaient un pin ; et quand leurs enfants se mariaient, on faisait leur lit nuptial avec le bois de cet arbre, symbole naturel de la constance et de la pureté, parce qu'il est incorruptible et qu'il peut durer des siècles.

Dans l'un des livres attribués à Salomon, la Sagesse éternelle est comparée aux plantations des rosiers que l'on voyait près de Jéricho.

Dans Ezéchiel, chapitre quinzisième, le Seigneur dit qu'on ne peut comparer le bois de la vigne à celui des autres arbres des forêts, et qu'il n'est bon qu'à brûler, et qu'ainsi seront traités les habitants de Jérusalem à cause de leurs iniquités.

Le prophète Jérémie eut une vision dans laquelle il vit deux paniers, l'un rempli d'excellentes figues, et l'autre de mauvaises ; le premier était l'image de ceux dont le Seigneur devait récompenser les bonnes œuvres, et le second représentait les méchants, punis par la justice divine.

L'Homme-Dieu, après avoir fait l'énumération des signes qui doivent annoncer la fin du monde, ajoute cette comparaison : " Quand les rameaux du figuier sont tendres et qu'il pousse des feuilles, vous connaissez que l'été est proche ; de même quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est près d'arriver."

L'olivier et la vigne sont souvent, dans l'Écriture-Sainte, les sujets de comparaisons tantôt douces et gracieuses et tantôt sublimes, ainsi que d'un grand nombre d'admirables paraboles.

Dans les litanies, la Ste. Vierge est comparée à une rose, et désignée sous le doux nom de *Rose mystique*, *Rosa mystica*.

La palme, branche de palmier, entre dans les ornements d'architecture, et sert d'attribut à la victoire et au martyr. On en a fait aussi quelquefois le symbole de l'amour conjugal. L'infortunée Marie Stuart avait pris pour devise, dans sa prison, une palme courbée sous le faix, et supposée prête à se relever, avec ces mots : *Ponderibus innata virtus resistit*, " la vertu sous le poids ne peut être accablée."

C'est au douzième siècle que l'on fait remonter l'institution de l'ordre de la rose d'Or ; or les papes avaient coutume de bénir cette rose, le quatrième dimanche de Carême, pour en faire présent, en certaines circonstances, à quelque église, puis aux princes et aux princesses. A chaque avènement, on l'envoyait au nouveau souverain en signe de reconnaissance officielle. Ils en avaient fait l'emblème de la simplicité des mœurs, de la fragilité du corps et du peu de durée de la vie ; le métal précieux et inaltérable dont ils la modelaient faisait allusion à l'immortalité de l'âme. Henri VIII, roi d'Angleterre, reçut cette rose de Jules II et de Léon X, et le Pape Benoît XIII l'envoya à Violan de Bavière, belle-sœur du duc de Toscane, Jean Gaston, dernier prince de la maison de Médicis.

Jadis les ménestrels étaient dans l'usage de s'attacher à une maison puissante et de chanter les grandes actions que ses chefs accomplissaient. Ils les suivaient à la guerre, et pour leur prouver un attachement fidèle

et capable de résister à l'épreuve fatale du malheur, ils portaient à leur chapeau une branche de giroflée jaune.

L'aïeule de Henri IV, Marguerite d'Orléans, avait pour arme un souci tournant sa corolle vers le soleil, et pour devise : *Je ne veux suivre que lui seul*. Sa dévotion voulait exprimer par là que son âme était toujours tournée vers le ciel, comme la fleur du souci vers l'astre du jour.

D'Aubigny, à qui Henri IV, avant ses exploits, au commencement des guerres civiles, avait demandé des étrennes, lui envoya un bouquet emblématique composé d'olivier, de lauriers et de cyprès, avec un sonnet dont le sens était qu'il fallait une bonne paix, ou vaincre ou mourir.

En Turquie, on sculpte une rose sur le tombeau des jeunes filles. En Pologne, on couvre de roses le cercueil des enfants, et lorsque le convoi passe, on jette des fenêtres une grande quantité de fleurs.

Nos poètes ont aussi payé leur tribut au langage des fleurs : ainsi Ronsard, le plus ancien lyrique, lui qui, de son vivant et bien longtemps après sa mort, a été appelé le prince des poètes, a été le premier qui se soit occupé du langage des fleurs et qui ait composé un bouquet allégorique. Au bon temps de notre littérature parut la *Guirlande de Julie*, pièce de vers charmants auxquels tous nos bons auteurs ont payé le tribut de leurs muses ; enfin, nos poètes modernes se sont emparés de ces gracieux emblèmes et les ont revêtus de tout le charme de leur brillante inspiration.

Nous avons oublié de dire que la politique s'était quelquefois servie de ce langage mystérieux : ainsi en Écosse, le chardon était l'emblème de l'ordre royal de St. André ; en Angleterre, la rose blanche et la rose rouge furent longtemps le symbole de partis différents et cruellement acharnés les uns contre les autres ; le lis régna pendant fort longtemps sur les armes et les étendards des rois de France ; la violette y fit aussi une apparition, mais son règne ne fut pas de longue durée ; elle ne fit que passer.

Les livres gothiques et les vitraux des anciennes églises sont pleins d'emblèmes uniquement composés avec des fleurs.

Mais c'est surtout au temps de la chevalerie que le langage des fleurs fut très-répendu en France ; le tout alors prit une expression, et la composition d'un bouquet ne fut plus une chose indifférente ; chaque fleur avait sa signification : les feuilles de laurier peignaient la félicité assurée : le lis des vallées ou le glaïeul, la noblesse et la pureté des actions et de la conduite ; de petites branches d'if annonçaient un bon ménage, et le bouquet de basilic indiquait qu'on était fâché et même brouillé.

Mais depuis le bon temps de la chevalerie, le langage des fleurs a subi de nombreuses modifications, d'abord à raison de la grande quantité de fleurs inconnues à nos pères et dont nos jardins se sont successivement enrichis, et puis à cause de la propriété, mieux connue, d'un très grand nombre d'elles. Il était donc nécessaire que ce langage fût revu et considérablement augmenté ; or, c'est ce qui a été fait dans ces derniers temps. Plus tard, pour plaire à nos chers lecteurs, nous aurons occasion de leur faire connaître les principales règles de ce mystérieux langage, non comme le monde les entend, mais comme il convient à un vrai et sincère chrétien de les employer.

L'ABBÉ MAGNAT.

L'HOMME MACHINE.

PRUDENCE D'UNE JEUNE DEMOISELLE.

Une femme qui épouse un homme sans religion, s'expose au danger presque certain de se perdre pour le temps et pour l'éternité. C'est d'après ce principe qu'une jeune personne rompit elle-même son mariage qui allait se former. Elle avait été élevée par une mère chrétienne, et Dieu avait béni cette éducation éminemment religieuse; la grâce avait perfectionné la nature, et il n'y avait rien à désirer du côté de la fortune. C'était donc un parti avantageux sous tous les rapports. Les parents trompés, comme il arrive trop souvent, avaient fait choix d'un jeune homme à qui il ne manquait que ce qu'il y a d'essentiel. Il possédait talents et richesses, mais il n'avait ni religion, ni principes. Le moment de leur union approchait, lorsque l'élève de l'impiété laissa échapper son secret, et l'on sut que ce bel esprit ne se regardait que comme une machine sensible et organisée. Il s'aperçut d'abord de l'effet que produisait sur sa future épouse son absurde matérialisme; il crut se tirer de ce mauvais pas, en lui disant qu'elle était une machine divinement organisée, spirituelle et aimable, car le nom de Dieu est encore sur les lèvres de l'impie. La jeune personne abrégée un entretien dont elle était étrangement blessée; elle raconta tout à sa vertueuse mère, et, d'accord avec elle, elle écrivit le billet suivant à celui qui avait cessé d'être digne de son estime :

“ Vous m'avez glacée, monsieur, en me disant que nous n'étions que des machines; de quelques brillantes qualités que vous ayez bien voulu me décorer, je crois que lorsqu'un homme est vraiment sensible et délicat, il laisse à celle qu'il veut rendre heureuse, ces idées douces qui sont plus propres au bonheur que ces idées si froides de machines et de matière; elles ne me paraissent pas devoir être favorables à la vertu. Je m'étonnerais qu'elles pussent naître dans une âme tendre et aimante. Il me semble qu'on se dégoûte bientôt d'une machine, quand même elle serait belle, ce qui ne dure pas longtemps, et alors quel bonheur une femme peut-elle attendre de la part d'un homme machine ? ”

On assure que le jeune homme se promit de déguiser ses principes, mais il n'en changea pas: il trouva cependant à se marier, et devint mauvais mari, mauvais père, comme il avait été mauvais fils.

COMMENT IL FAUT AIMER DIEU.

Aux eaux de Saint Léon naguère
(Ni le fait ni le nom, je n'ai rien inventé),
Une jeune dame, une mère,
Respirait l'air des champs, par un beau soir d'été.
A ses côtés trotta sa fille,
Toute petite encore, et déjà fort gentille,
Et qu'elle tenait par la main.
Un banc de gazon vert, au détour du chemin,
Les invite à s'asseoir, et la mère y prend place.
“ Moi, maman, je ne suis pas lasse ! ”
Dit l'enfant, qui voyait un caillou bien poli,
Et qui déjà, sautant, se baisse et le ramasse.
Maman, maman, vois donc ! Oh ! comme il est joli ! ”
Elle en cherchait un autre; un papillon qui passe
Lui fait oublier les cailloux,
Et voltigeant l'entraîne sur sa trace
Au bord d'un petit bois, au gazon frais et doux,
Où l'insecte à son tour est oublié bien vite
Pour l'orchis diapré, la blanche marguerite,

Et les clochettes du muguet.
L'inconstante déjà tenait un gros bouquet,
Lorsque, par un élan de tendresse naïve,
La voilà qui revient, les bras tendus, hâtive,
Vers la mère qui tremble en songeant aux faux pas
Et qui la reçoit dans ses bras.

“ Que je t'aime, petite mère !
Je t'aime grand, vois-tu, tu ne sais pas,
Grand comme ces maisons et ces chemins de pierre,
Grand comme tous ces bois des montagnes là-bas ! ”
L'enfant en même temps de ses mains étendues
Semblait vouloir couvrir tous les lieux d'alentour ;
La mère la pressait sous ses lèvres émues.

“ Mais si pour moi, ton cœur a tant d'amour,
Ton jeune cœur, enfant, lui si petit encore,
Il n'y restera plus de place pour papa,
Ce pauvre papa qui t'adore ! ”

Elle crut l'étonner, mais elle se trompa.
“ Oh ! dit l'enfant, papa, je t'aime
Grand comme les montagnes même ! ”
Et ses mains montraient vers les cieux
Les Cimes qu'on voyait par-dessus les nuages
Etaler leurs masses sauvages
A la clarté d'un soleil radieux.

La mère triomphait de l'esprit de sa fille ;
Elle voulait pourtant l'éprouver jusqu'au bout :

“ Mais, chère enfant, ce n'est pas tout ;
Il est encor là-haut un père de famille :
C'est le bon Dieu, tu sais, par qui le soleil brille,
Qui fit ton petit corps et le développa ; [mes,
Et nous devons l'aimer, Dieu, tous tant que nous sommes,
Plus que notre maman, plus que notre papa,
Dieu, le maître commun et des champs et des hommes ! ”

Eh bien ! chère petite, toi,
Toi dont l'affection est pour nous si complète,
Combien grand vas-tu donc aimer Dieu ? Réponds-moi.”
L'enfant restait confuse, interdite et muette ;

Mais relevant sa blonde tête :
“ Dieu, dit-elle d'un ton où son âme parlait,
Dieu, je t'aime grand comme il est.”

Ce simple mot tira des larmes à la mère,
Et moi j'en ai senti monter à ma paupière
Quand il me fut conté par un ami ;
Car devant cette enfant de six ans et demi
Un philosophe, un Père de l'Eglise
Eût à genoux courbé sa tête grise.

J.-M. VILLEFRANCHE.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

L'Echo a sa place marquée dans tous les Instituts dans toutes les bibliothèques des Collèges, Pensionnats, de paroisse et autres, qui ont pour but d'encourager les saines lectures et de lutter contre la propagation des mauvais livres.

L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial paraît le 1er et le 15 de chaque mois, en une feuille in 40 contenant 16 pages. Il formera au bout de l'année un beau volume de près de 400 pages.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada : \$2 par an ; \$1 pour six mois ; en dehors du Canada \$2 50c par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1er Janvier et du 1er Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé franco à MM. les Editeurs de l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, Boite 450, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne également au Bureau de La Minerve.

IMP. PAR DUVERNAY, FRÈRES, 10, RUE ST. VINCENT.